Erwann LE PEUC'H
Atelier d’écriture
L3 pluriscience

Ce texte est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons

Exercice n°1.....2
Exercice n°2.....3
Exercice n°3.....4
Exercice n°4.....5
Exercice n°5.....8
Exercice n°6.....12
Exercice n°7.....15
Exercice n°8.....19
Exercice n°9.....21
Exercice n°9.....24
Nouvelle.....30

Source image : https://wallup.net/landscape-drawing-fantasy-art/

Exercice n°1

En un autre temps, vestiges d’un autre lieu
Réalité d’un monde de cendre et de sang
Wolframite d'un sol totalement perdu
Agrégat d'une société disparue
Néant d'une guerre obscure presque ignorée
Nait, dans l’obscurité, une jeune terre recrée.
L‘étincelle d’une aube presque immémorée
Ensemence d'une lumière mordorée
Prairies et forêts d'une vie toute nouvelle.
En cette époque qui sembla être éternelle
Un monde nouveau renaît de ses vieilles cendres.
Cependant un ancien destin se fait entendre.
Homme priez pour ne pas devenir des ombres !

Exercice n°2

L’étudiante se rendait paisiblement à son cours, un panier de paille pendant à l’épaule. Il avait été trouvé au fond du grenier de la maison. C’était sans doute un très vieux panier de pêcheurs. Qui avait pêché dans la famille ? Elle ne le savait pas ! Toutefois, son aspect rustique lui avait plu. Une fois nettoyé et astiqué, il faisait, ma foi, un cartable fort pratique dans lequel elle pouvait jeter, pêle-mêle, tout ce dont elle pourrait avoir besoin, ou tout ce dont il lui semblait avoir besoin.

Encore une rue à traverser, en se pressant un peu, car le feu allait passer au rouge. Et c’est là que la catastrophe arriva ! Le panier un peu bousculé par la précipitation, son fond, malicieusement, fit scission d’avec sa partie supérieure et tout son contenu s’éparpilla sur la chaussée. Il fallut prestement tout ramasser, sous l’œil goguenard, mais attentif des automobilistes qui s’écartèrent de leur trajectoire pour éviter d’écraser le contenu, le contenant et la propriétaire de l’ensemble.

Les feuilles éparses de ses cours gisaient sur le passage pour piéton, Cours de droit administratifs, d’économie, et d’histoire du droit, se mélangeaient allègrement… et au vu de l’écriture des notes, il allait être difficile de tout reclasser. Mais au milieu de tout ce matériel studieux, le plus précieux d’entre eux ne s’était pas envolé au vent. Un dessin, représentant Ysengrin la queue prise dans la glace. Une image fusa dans son esprit… Celui d’un cours de droit public aussi gris que le ciel de décembre qu’elle contemplait mélancoliquement par une des fenêtres de l’amphithéâtre. Son esprit vagabondait alors bien loin des structures juridiques, et tout à coup sous son crayon naissait la silhouette du loup, pris au piège d’un étang glacé en voulant pêcher des poissons. Tant pis pour le discours du prof, tant pis pour le Sieur Nicolo, tant pis pour ce grand arrêt de jurisprudence administratif …mais ainsi naquit son chef-d’œuvre ! Bien vite Ysengrin retourna dans le ventre du panier de pêche, mais rangé avec plus de soin que tout le reste des documents.

Crayons, stylos, instruments indispensables à tout étudiant besogneux s’égayaient joyeusement sur et entre les bandes blanches du passage pour piétons. Et au milieu, un canif rutilant, lui souriait amicalement. Un autre souvenir surgit du fin fond de sa mémoire. Un pauvre chargé de TD, incapable de défaire la ficelle qui entourait les documents qu’il devait distribuer… Soudain le canif avait surgi du fin fond du panier pour venir à son secours… Sa camarade de cours lui avait demandé comment il se faisait qu’elle ait eu cet instrument en sa possession. Un hasard, avait-elle répondu. Elle n’allait pas lui avouer, qu’elle promenait partout, ce couteau suisse multilames. Un cadeau de sa mère qui recélait des trésors d’inventivité. Tournevis pour faire une lampe à partir de bouteilles plastiques, lames pour sculpter le bois, tire-point, pour percer des trous, et mille et une autres merveilles pour une bricoleuse déjantée.

Mouchoirs, porte feuilles contenant la carte d’identité réintégrèrent également le sac. Mais où donc se trouvait sa fichue clef de chambre en cité U. Devrait-elle ce soir aller passer la nuit à l’asile de nuit, comme elle avait dû le faire lors de son premier séjour pour passer l’examen d’entrée dans cette université ? Avec un ouf de soulagement, elle la retrouva le long de la rigole du trottoir. Cette blagueuse de clef avait rebondi jusque-là. Des fragments de poème agencés d’une façon idiote et accompagnés d’une image de la bande dessinée du ‘ " Génie des alpages", prit forme

dans sa tête et la fit éclater de rire… « *Quand reverrais hélas de mon petit Liré fumer la cheminée* ». Comprenne qui pourra !

Exercice n°3

Changer de lieux

Quitter, Partir, marcher, avancer, voyager

Gravir, escalader, monter, descendre, parcourir

Traverser, visiter

Rêver

Espérer,

Créer, Fabriquer, élever, construire

Modifier, découvrir,

Se tromper

Abandonner, recommencer ?

Exercice n°4

Reproduction tapuscrite d’une interview d’Alissa TUBMAN donné au Natchitoches Times le 20 août 2018. La photo publiée lors de l’interview a été prise à la Natchitoches Parish Library où elle présente son manifeste aux usagers de cette bibliothèque publique.

Journaliste : Madame, maintenant que vous avez pris place pourriez-vous me parler un peu du parcours qui vous a amenée ici et qui vous a donné l’envie d’écrire ce manifeste contre le retour de la ségrégation aux États-Unis ?

Alisa TUBMAN : vaste question, je suis née à Natchitoches en octobre 1966 d’un père ouvrier dans le bâtiment et d’une mère femme de ménage. Après le primaire j’ai suivi les cours au Louisiana *High School* et à l’époque figurez-vous que je ne savais pas trop quoi faire après mon High School diploma, c’est donc un peu par hasard que je me suis tournée vers les sciences, il faut dire que j’étais exécrable dans les autres matières.

Si ma mémoire est bonne, c’est en septembre 1984 que j’ai rejoint les bancs de la Northwestern State University, et ce en profitant de la loi de discrimination positive qui était encore en application en Louisiane à l’époque.

Je ne vous cacherai pas que ces études ont été la plus belle perte de temps de toute ma vie ! En effet, on sentait encore bien dans ces vénérables institutions le poids de la ségrégation raciale qui pourtant avait été abolie un an avant ma naissance. De ce fait souvent les jeunes noirs qui étaient rentrés dans le système éducatif supérieur par le biais de cette discrimination, en ressortaient sans aucun diplôme, ce qui a d'ailleurs failli être mon cas !

En fait, si je chéris encore particulièrement cette période, c'est que c'est celle où j'ai rencontré mon mari Aaron. Celui-ci, contrairement à moi, supportait difficilement cet état de fait. Mais il faut dire à sa décharge que dans sa famille ils avaient une longue tradition de lutte pour les droits civiques. Son ancêtre Harriet TUBMAN a été, juste après la guerre de Sécession, une figure des mouvements abolitionnistes et féministes. Il avait donc légèrement de qui tenir !

Mais moi, qui avais grandi dans le Sud profond, avec des parents ayant connu la ségrégation raciale, j'avais appris très tôt à ne pas faire de vagues, vu que le Klan était encore très imprégné dans la société de l'époque.

C'est donc avec un peu d'effrois que j'ai suivi les diatribes de celui qui allait devenir mon mari.

Mais c'est aussi grâce à lui que nous avons déménagé à La Nouvelle-Orléans au début des années 90. En effet, après que nous ayons, tous les deux, réussi obtenir un Bachelor en sciences et ce, en dépit des pressions que nous avons subies de la part du corps enseignant majoritairement blanc, il décrocha un poste de professeur dans une "High School" de La Nouvelle-Orléans.

Moi, de mon côté après avoir cherché quelque temps du travail à La Nouvelle-Orléans, je décrochai aussi un poste dans une *Elementary* School.

Journaliste : Et à La Nouvelle-Orléans la ségrégation était-elle moins présente ?

Alisa TUBMAN : Non, enfin oui ! Disons, pour faire simple qu'elle était mieux cachée !

Enfin, elle l'était mieux jusqu'à la crise de Katrina en 2005. C'est durant ces quelques semaines de notre histoire récente que nous avons vraiment ressenti le fossé existant encore entre la population afro-américaine et la population blanche, à La Nouvelle-Orléans.

C'est durant cette crise que l'abandon de la population afro-américaine de La Nouvelle-Orléans a été le plus visible. Personnellement, j'avais fui la ville avec mon mari et mes deux enfants. C'est avec horreur que je vis comment la population pauvre et majoritairement afro-américaine avait été laissée à elle-même, et ce pendant plusieurs jours. Un sentiment que j'espère être partagé par une grande partie des Américains. Rappelons pour mémoire que toutes les infrastructures de première nécessité avaient été endommagées par l'ouragan.

Je pense que l'élément le plus marquant de cette tragédie fut le décompte final. On savait déjà que celui-ci serait lourd, mais ce que l'on n'imaginait pas, c'était à quel point celui-ci montrerait une néo-ségrégation se développant dans cette ville. En effet, savez-vous que 53 % des victimes de l'ouragan étaient d'origine afro-américaine ? Que dans les semaines qui ont suivi, les supermarchés dans les quartiers blancs étaient ouverts aux victimes blanches, et ce au titre de la solidarité, mais que dans les quartiers afro-américains, ces mêmes supermarchés reçurent des gardes armées pour empêcher les populations qui vivaient dans ces quartiers, de se ravitailler en produits de premières nécessités. Ces deux faits, entre autres, démontrent que pour une partie de la population blanche de La Nouvelle-Orléans, l'Afro-Américain est toujours un citoyen de seconde zone, et encore je suis peut-être trop généreuse dans ma formulation.

Mais à l'époque, je pensais que le scandale de la gestion de la catastrophe qu'avait provoqué l'ouragan Katrina, allait peut-être provoquer un choc salutaire pour notre pays, en montrant les disparités de traitement entre les individus.

Quatre ans plus tard, quand Barack OBAMA fut élu à la Maison-Blanche, j'ai cru pendant un bref moment que les États-Unis avaient enfin tiré un trait sur une partie de leurs démons. Quelle ne fut pas ma déception quand huit ans plus tard un certain Donald TRUMP fut élu à cette même Maison-Blanche ! Élu avec des discours ouvertement xénophobes durant sa campagne et avec comme principaux conseillers, après son investiture, des personnes proches de la mouvance suprématiste blanche. J'ai compris alors que les vieux démons n'étaient pas morts pendant la période Obama, mais qu'ils étaient seulement endormis.

À titre plus personnel, je peux vous dire qu'à l'heure actuelle, à La Nouvelle-Orléans, le fossé entre population blanche et noire est encore plus grand qu'avant Katrina.

Tout mon optimisme, et ma foi dans l'avenir de ce pays ont donc disparu après l'élection de ce nouveau président. Quand je vois l'avenir qui se dessine sous la présidence de Donald TRUMP, je ne peux qu'être en colère contre mon pays et sa population. Pour preuve de ce que j'avance, souvenons-nous du manque de réactivité de notre président lors des événements de Charlottesville. C'est l'ensemble de ces facteurs qui me font craindre un retour prochain et en force d'une nouvelle forme de ségrégation.

Et c'est donc avec colère que j'ai commencé à écrire ce manifeste pour prévenir ceux qui ne voient pas encore venir le danger et en espérant qu'il ne soit pas déjà trop tard.

Journaliste : merci, Madame, de nous avoir accordé un peu de temps en espérant que votre appel et votre témoignage ne resteront pas lettre morte.

Le Natchitoches Times le 20 août 2018

Exercice n°5

Le bal des maudits

Source image : https://i.ytimg.com/vi/PL0bS9cW4a8/hqdefault.jpg

La nuit venait de tomber, et le feu éclairait le bord du lac d'une lueur sanglante.

Depuis le matin je me préparais à cette confrontation : tant de choses à dire, tant de choses à écrire, tant de choses à penser, et si peu de temps ! J'avais longtemps cherché à comprendre le sens de certaines légendes que j'avais récoltées en maint endroit du monde, le moment était enfin arrivé. Il avait été ridiculement facile de donner rendez-vous avec l'être qui selon moi était la source de toutes ces légendes.

Un craquement sourd et une brève lueur m'avertirent de son arrivée. Dans la lueur rougeâtre du feu de camp, il paraissait avoir une quarantaine d'années et être tout à fait humain, ce que je savais qu'il n'était point.

- Donc c'est vous qui m'avez recherché et trouvé, vous avez de la chance !

Il y a encore quelques années, une telle recherche vous aurait conduit certainement à un trépas précoce. Mais le monde change. Peut-être est-il temps que l'un d'entre vous sache la vérité au sujet de ce monde.

- J’ai beaucoup lu sur vous, écouté les légendes. Je ne croyais qu’à demi que vous existiez et pourtant vous êtes là, devant moi… Et si c’est la mort qui m’attend, soit ! Au moins, je mourrai en sachant la vérité.

- Il n’est plus question de mort. Mais je ne sais encore ce que je dois vous dire, étant donné que certaines choses doivent encore rester cachées. Mais je vous préviens, nous n’avons que fort peu de temps, une nuit tout au plus.

- J’en suis bien conscient. Mais avant toute chose, est-il vrai que vous êtes immortel ?

L’être expira lentement puis me répondit

- Immortel ? Si l’on veut ! Comme beaucoup de damnés, j’envie votre mortalité, car à jamais elle m’a été arrachée. Certes pour noble cause, mais le fait demeure quand même. Jamais plus je ne verrai ceux que j’ai perdus. Je pense que vous voulez mon immortalité sans en connaître le prix ?

- Mon âme vous voulez dire ?

- Votre âme ! Et puis quoi encore !

Je pensais quand je vous ai lu votre mail que vous en saviez plus que cela. Je ne suis pas une légende. Je suis la réalité. Et s’il est en mon pouvoir de vous rendre immortel, votre simple réflexion me pousse à penser que vous n’êtes pas prêt d’en payer le prix !

Je m’approchais de lui et d’une voix calme je lui dis

- Si vous pensez que je ne suis pas prêt, pourquoi êtes-vous devant moi ?

- À cause de ce qu’il me reste de curiosité. Mais je pense que c’est la vôtre que je devrais abreuver. Donc, écoutez mon histoire.

Il soupira, puis dos au feu, d’une voix d’un timbre sans âge, il commença.

« Mon nom ne vous dira rien bien qu'il fût connu en son temps, il a malheureusement depuis longtemps disparu dans les abîmes du passé.

J’ai ouvert les yeux au commencement de votre préhistoire. En ces époques reculées, les vôtres prenaient mon peuple pour des dieux. Au vu de nos capacités technologiques et physiologiques, il est vrai que vos ancêtres ne pouvaient que nous prendre pour des déités.

Des premiers siècles de mon existence, je ne garde que peu de souvenirs, fruit d’une trop longue vie baignée dans le sang et la mort.

Mon premier vrai souvenir est celui d’avoir creusé une tombe pour un pauvre chasseur qui avait eu la malchance de me rencontrer sous une forme que nul dans votre peuple ne devait encore connaitre.

Je me souviens aussi de ce clan qui avait eu la double malchance de me rencontrer lors d’une de ces longues nuits d’hiver de l’ère glaciaire. Il

portait en son sein un germe trop précoce, un enfant né beaucoup trop tôt dans l'histoire.

Aucun d'entre eux ne survécut à cette funeste nuit où leur seul vrai crime fut de recueillir un chasseur qu'ils pensaient égaré dans le blizzard.

Les siècles puis les millénaires passèrent ainsi. Petit à petit, vos sociétés devinrent plus complexes.

Des villes apparurent dans ce qui devint le berceau de votre agriculture. Mais ma vie ne changeait pas, elle se résumait à extirper de l'existence ceux qui dans votre peuple pouvait mettre en danger nos plans.

Le premier grand changement qui apparut dans ma vie de maudit fut l'apparition de l'écriture. En effet, nous ne pouvions plus vous tuer impunément comme nous l'avions toujours fait, car il était toujours possible que des idées ou des témoignages demeurent gravés dans la pierre ou dans l'argile, et ce, pour l'éternité. Alors nous avons changé nos méthodes. Nous ne tuions plus des groupes entiers, nous étions devenus les chirurgiens de vos sociétés. Nous nous assimilions à celle-ci et œuvrions dans l'ombre pour créer l'avenir que nous voulions.

Je me souviens encore de ce moment d'existence, où pendant 5 années, je vécus parmi vous, dans une de vos armées, sous l'apparence d'un simple soldat, et ce, juste afin d'éliminer l'un de vos plus grand penseur et ingénieur. Tant de souffrances, pour supprimer l'homme qui avait compris, bien trop tôt, comment fabriquer une arme à partir du soleil.

Pas à pas, intrusion après intrusion, j'ai compris comment danser dans vos vies, en n'y laissant que le vague souvenir de mes meurtres ou de mes interventions. Je devenais une ombre fugace, mais implacable.

Certes, toutes nos interventions ne se sont pas toujours terminées comme nous l'aurions désiré. Mais qu'est-ce qu'un échec, lorsqu'on possède l'éternité ? Et nous avons appris à être patients et à jouer contre vous avec un coup d'avance.

Par exemple : ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi Yin Zheng avait brûlé toutes les archives de son peuple ? La réponse est simple : car il y avait en elles, des traces de nos interventions. »

-« Qui est Yin Zheng ? » demandai-je

« C'est le vrai nom du premier empereur de Chine. Il faut dire à sa décharge que sa cour comportait deux de nos membres dont le but était de créer ce Premier empire chinois. Mais reprenons sur ma propre expérience de l'immortalité, car sinon nous n'aurons jamais le temps d'en finir avec mon histoire.

Donc après l'Empire romain vint le temps de l'âge sombre en Europe. Je ne vous cacherais pas que nous avons, que j'ai joué, un rôle étrange pendant cette période. Protégeant certaines œuvres antiques alors que

dans le même temps nous en détruisions d'autres. Et ce, sans compter la disparition de certains des penseurs trop en avance pour leur époque.

Durant cette période, j'ai, entre autres, détruis personnellement lors d'un raid barbare, les derniers volumes d'une partie des œuvres de Tite-Live. Celles-ci auraient pu poser des questions à propos de thèmes que nous ne voulions pas que l'homme aborde.

Pendant toutes ces vies que j'ai passées parmi vous, j'ai lié de multiples amitiés et amours. Pourtant, dans les abîmes du temps, tous, je les ai perdus. Car je me suis toujours interdit d'offrir notre vie de damnés à une personne qui ne comprendrait pas le but ultime de celle-ci.

- Et quel est ce but ? Pourquoi viviez-vous dans nos vies ? Pourquoi dansiez-vous dans nos existences ? »

- Car cela doit être fait. Si nous ne le faisions pas, un jour ou l'autre votre espèce et la nôtre s'éteindront. Comprenez-vous maintenant la réalité de notre existence et donc de celle que vous désirez ?

-Vous n'avez pas répondu à ma question !

Quel est le but de votre existence ? J'ai bien compris qu'il n'était plus question de légende ici, mais pourquoi avez-vous fait ça dans notre histoire ? Que recherchez-vous ? »

- La paix ! …

Le temps que je peux vous accorder arrive à son terme. Ainsi, voulez-vous toujours devenir immortel ?

- Non, je pense que je ne pourrais entrer dans cette danse de mort, sans en comprendre le but réel. Mais je sais que ce n'est pas uniquement pour répondre à ma curiosité que vous m'avez dit tout cela ! Alors pourquoi ?

L'être le regard perdu dans le vide de la nuit me répondit

- Dans quelque temps, je devrais expliquer cela, et plus encore, à quelqu'un qui ne l'aura pas cherché et ce sera peut-être ma damnation la plus extrême...

L'être commença à avancer vers le bois alors qu'une dernière question me brûlait les lèvres. Inspirant un grand coup je lui criais :

- Pourquoi n'avez-vous pas bu mon sang ?

- Car je suis la réalité, pas un fantasme ! L'entendis-je me répondre en riant.

Juste à ce moment, une lueur déchira la nuit et un souffle chaud me renversa presque me laissant seul au bord de ce lac. Sachant seulement que j'avais rencontré un être qui n'était ni un dieu, ni un démon, ni un ange, ni même un homme. Qu'en fait de réponse, j'avais juste trouvé une nouvelle question : qui ou quoi m'avait parlé lors de cette sombre nuit au bord de ce lac perdu ?

Exercice n°6

Source image : https://www.1zoom.me/big2/22/95854-jugra.jpg

Retrouvée dans les ruines du bâtiment des Nations unies à Sydney, cette transcription tapuscrite du discours de Ernst Kofer est un document exceptionnel, en effet il est le dernier document sur l'état de la planète et les solutions qui étaient proposées avant la dernière guerre humaine de 2075.

Mesdames, Messieurs,

Nous pouvons dire maintenant que la maison a brûlé et que nous avons regardé ailleurs. Ce qui, il y a encore quelques générations, n'aurait pu être qu'une sombre dystopie est devenu notre quotidien. De grandes surfaces de notre planète sont désormais inhabitables pour l'homme, et ce, non seulement du fait du réchauffement climatique galopant que nous avons connu et que nous connaissons encore, mais aussi des guerres qui ont ponctué le XXIe siècle.

Depuis le début du siècle, un quart des espèces animales et végétales ont disparu et les prospectives nous annoncent que si rien n'est fait, un autre quart disparaîtra avant la fin de celui-ci. Il est désormais plus que probable que notre espèce ne verra pas la fin du XXIIe siècle ! Et ce, si rien n'est rapidement et sérieusement envisagé pour enrayer la dégradation rapide de notre biosphère.

L'avenir s'annonce donc sombre… Nous pourrions assister avant la fin de notre propre vie à un monde, où la diversité biologique sera ramenée à celle qui existait après la chute de la météorite qui annonça le début de l'ère tertiaire : il y a 66 millions d'années.

Si au début du XXIe siècle, les efforts envisagés pour préserver notre biosphère pouvaient, selon nos critères actuels, être minimes, il n'en est plus de même aujourd'hui.

De fait, si je me tiens aujourd'hui devant vous, ce n'est pas uniquement pour brosser un triste tableau de notre monde, mais aussi pour vous proposer des solutions, dont certaines auraient dû être appliquées, dès le début du siècle. Car certaines de ces voies auraient limité l'empreinte de l'homme sur ce qu'il convient d'appeler, sans plus aucun doute possible : l'anthropocène.

Pourquoi ces solutions n'ont-elles pas été appliquées ? Probablement pour des motifs qui aujourd'hui nous sembleraient futiles et qui étaient souvent liés à leur impact économique. Mais aujourd'hui, la question ne peut plus se poser étant donné l'urgence de la situation.

En effet, si nous voulons sauver notre espèce et notre biosphère, nous le pouvons encore ! Même si celle-ci ne redeviendra jamais celle qu'ont connue nos parents et nos grands-parents. Mais pour arriver à reconstruire notre monde, un plan à l'échelle de la planète et d'une fermeté jamais vue dans l'histoire humaine devra être mis en œuvre.

Tout d'abord, nous devons limiter notre population. Même si elle n'est plus aujourd'hui que de 2 milliards, cela reste trop pour nos ressources limitées. En effet, les études nous ont permis de définir qu'afin que nos enfants aient des conditions de vie supportables, je dis bien supportables, il nous faut amener ce chiffre à seulement 1 milliard. Mais pour une fois, ne faisons pas cette réduction de population par la guerre !

Car toute nouvelle guerre qui éclaterait sur notre terre ne ferait que nous emmener toujours plus proche du tombeau !

De fait, seule une limitation des naissances est désormais possible.

Ensuite, il est temps de comprendre que pour que nous puissions survivre en tant qu'espèce, il faut que notre biosphère nous survive.

Pour cela, un plan en trois parties doit être mis en œuvre :

Premièrement, ne plus gaspiller nos maigres ressources en de futiles banquets comme on l'a vu trop souvent dans l'histoire humaine.

Pour exemple, l'aluminium qui était encore relativement abondant au début du siècle a presque été entièrement dilapidé dans des objets à usage unique, rarement recyclé.

Deuxièmement, redonner à la nature sauvage le droit d'exister dans nos sociétés.

Pour ce faire, créer d'immenses zones où l'homme n'aura plus le droit d'intervenir pour quelques raisons que ce soit. Mais ce point ne pourrait être réaliste que si nous nous engageons à recréer par génie génétique ou par transplantation, les espèces que nous et nos parents avons fait disparaître.

Le troisième et dernier point pour sauvegarder notre biosphère est peut-être le plus important et le plus ambitieux de tous.

Il s’agit tout simplement de coloniser l’espace proche pour y exploiter et raffiner les ressources naturelles que l’on peut y trouver. Et ce pour nous permettre de continuer à nous développer sans jamais prélever la moindre once de matériaux sur Terre. En effet, nos mines et usines ont provoqué la destruction dans notre histoire de trop grandes zones de notre planète.

Nous devons donc dire adieu à nos industries à la surface terrestre et déplacer celle-ci à la surface de corps stellaire inerte.

Ces points peuvent paraitre simples ou extrêmement complexes selon le point de vue, mais ce n’est qu’ainsi que nous aurons une petite chance de sauvegarder ce qui fait de notre planète la perle de son système solaire : la présence d’une biosphère riche et variée, et donc de pérenniser, par effet domino, la survie de notre propre espèce.

Si jamais nous n’arrivons pas à faire ces quelques pas, non seulement utiles, mais également indispensables à l’échelle mondiale pour notre survie, je peux, sans avoir besoin d’une quelconque forme de voyance, vous annoncer que nous vivons actuellement les toutes dernières décennies de l’humanité sur Terre.

Exercice n°7

Le pays de curiosité

DRAPEAU

Pays de curiosité avec les curieux pour habitant

Son héros national : nul ne connait plus son nom, mais on le célèbre chaque jour que Dieu fait, en prenant une douche, un bain, en faisant la cuisine, car c'est celui qui a su créer le feu, en frottant deux silex l'un contre l'autre et qui a inventé le moyen de faire chauffer de l'eau. Nul ne sait si c'était un homme ou une femme, mais il ou elle a eu la curiosité d'essayer de comprendre comment avec les étincelles de 2 cailloux bien spécifiques, on pouvait à volonté créer le feu et comment dans une peau de bête, on pouvait faire bouillir de l'eau.

Il n'existe pas de système éducatif, puisque comme cela est dit plus loin, la curiosité, et la question du « Pourquoi » sont une idée innée. Elles font partie du cerveau de l'homme. S'il devait exister un système éducatif à la question du Pourquoi, il semblerait que celle-ci devrait être basée sur la liberté de recherche de chaque individu, avec une seule consigne, celle de s'interroger sur le fondement de la réponse apportée au « Pourquoi »

Description de la Géographie, de la Constitution et survol de l'ethnologie des habitants.

C'est une île perdue au milieu de **l'Océan de l'Inconnu (ou Mer nature)** dont les abysses sont insondables. Cette île est entourée d'un plateau sous-marin que certains appellent par plaisanterie « le plateau des limites des capacités humaines ».

L'île ne possède qu'un seul grand port : « **Pourquoi** ?». On y aborde assez jeune, dès que l'on est en âge de se poser une question. Dès qu'un enfant se demande « pourquoi le ciel est bleu ? Pourquoi les poules pondent-elles des œufs ? Est-ce que les carottes poussent sur des arbres ? », il est arrivé à bon port. Il devient alors un habitant à part entière de cette île. Il en aura la citoyenneté, celle « d'Être Humain », car jusqu'à preuve du contraire, la seule chose qui permet de faire le saut de l'animal à l'homme et cette incessante question qui taraude l'humain : « Pourquoi ?».

Le drapeau de ce pays porte pour emblème un point d'interrogation et sa devise est « Cherche ». Quant à ses deux principes constitutionnels fondamentaux, contenus dans son Préambule, ils sont pour le premier « cherche toujours sans désemparer », et le second « convaincs par la preuve, mais n'impose pas ta croyance ». Mais, comme tout principe constitutionnel, ils ne sont, soit pas appliqués, soit interprétés d'une manière ou d'une autre, au gré des circonstances.

Une particularité merveilleuse frappe tous les habitants de cette île. À chaque nouvelle question, chaque citoyen, quelle que soit la région où il se trouve, est instantanément transporté au port de « Pourquoi », et ce, même si en principe il réside, par exemple, d'ordinaire sur une des hautes montagnes des sciences dures. Et du port de « Pourquoi », il sera immédiatement redirigé dans la région qui correspond à son état d'esprit du moment, à la nature de la question qu'il se pose et des questions qu'il s'est précédemment posées.

Reprenons l'exemple d'un des habitants du **massif des Sciences dures**, c'est ceux que j'ai le plus fréquentés. Une remarque préalable s'impose ;

en raison de l'érosion, il n'y a plus aujourd'hui qu'un seul sommet encore inviolé, **le pic « de la physique » !**

Mais tout d'abord, il faut que je vous présente les habitants de ce massif. Ils baragouinent une langue assez bizarre, le langage mathématique. C'est une langue qui par paresse, ou par extrême habileté, mais toujours pour aller plus vite, raccourcit tous les mots. Cette brièveté du langage on la retrouve dans leur écriture idéographique. Cette langue et cette écriture ne sont en principe que très mal comprises dans le reste de l'île, car ces rudiments y sont enseignés par bribes, avec une sorte de méthode globale qui ne fait guère avancer son enseignement dans les autres contrées. Pourtant elle est assez pratique pour mener un raisonnement à bien. Mais dans les autres régions de l'île, on n'a que peu l'utilisation de ce même raisonnement, donc comprendre cette langue semble être inutile.

Que font ces montagnards ? Ils grimpent sur les montagnes, et sur les épaules les uns des autres, pour scruter avec une lorgnette, ou avec des jumelles pour les plus modernes d'entre eux, l'horizon de **l'Océan de l'Inconnu**. Après observations, ils tirent des conclusions de ce qu'ils ont pu ou cru apercevoir, soit en bavardant entre eux, soit en se retirant dans leur caverne. Ils sont utiles au reste des citoyens de l'île, car le fleuve **du Savoir Théorique** irrigue le pays du **Savoir Pratique** et notamment la ville **d'Ingénieur**. Cette ville est très riche économiquement, car elle exporte beaucoup d'objets très utiles vers les autres régions de l'île. Pour en revenir à nos montagnards, ils ne sont qu'acceptés du bout des lèvres par les autres habitants de l'île. Secrètement jalousés, incompris, ils passent pour des rustres qui veulent tout savoir, et ne font guère attention aux conséquences des découvertes qu'ils font. En fait, ils ne sont que tolérés. Il est vrai que parmi eux, existe une secte que l'on appelle les *zététiciens*, qui ont du mal à accepter que d'autres pensent autrement qu'eux. Il me semble que les plus durs parmi ces sectaires doivent fixer leurs lorgnettes sur la baie des certitudes qui bordent la presqu'île des croyants. Le problème est que leur secte a entrainé toute une partie de la population de l'île à migrer vers le marais des complotistes. Ces derniers, bien que profitant des objets procurés par la ville d'ingénieur, pensent qu'on pourrait en faire bien davantage, si on ne cachait pas tout ce que les montagnards ont réellement découvert au travers de leurs lorgnettes. Cette incompréhension terrible entre les habitants des marais et les habitants des montagnes a de fâcheuses conséquences, et il y a souvent des rixes entre les deux clans.

Mais on n'est pas montagnard à vie. Ainsi, un montagnard, suivant la question qu'il se pose, son état d'esprit et son questionnement passé, peut se retrouver par le moyen que j'ai déjà dit, habitant du **pays du Savoir Futile**, dont la capitale est **Mode** et dont je vous parlerai en dernier ; dans le **Marais des Commérages** dans lequel nichent deux villages, Ouï-dire et Cancan. Dans ce pays souffle un vent perpétuel et tourbillonnant qui soulève, dans la baie des réputations, des vagues fort pratiquées parmi les amateurs de surf. Il peut également atterrir, si sa question est plus ésotérique, si ce qu'il a vu dans sa lorgnette n'a pas été

pris en compte par les autres montagnards, dans la **presqu'île des Croyants**, ou les rixes entre « Gros Boutiens » et « Petits Boutiens » sont nombreuses ou encore dans **le pays de Non-Croyants**, parfois même dans le **marais des Complotistes**, il peut également se retrouver dans **l'île des Philosophes**. Drôle d'île, où l'on ne présente aux habitants qui veulent la visiter, que le musée où sont entreposés tous les philosophes du passé, ceux qui sont morts et enterrés depuis bien longtemps.

Si la question porte davantage sur le comment du pourquoi, notre montagnard peut aussi se retrouver dans le **pays des Savoirs Pratiques,** où il se sent moins étranger. Il peut même se retrouver dans le **marais des Traditions**. Ainsi si la question porte sur le remontage d'un mur de pierres sèches par exemple, il s'y retrouvera à coup sûr. Mais dans cette région de l'île, les habitants n'aiment pas trop voir arriver une tête nouvelle, qui plus est un montagnard. Les vieux l'ont fait ainsi, pourquoi changer !

Le pays **du Savoir Futile**, dont j'avais promis de vous parler en dernière partie, est une région qui a très bonne réputation, et où chacun des habitants de l'île est passé au moins une fois dans sa vie, tout comme on passe également une fois dans sa vie par le **marais de Commérages,** qui n'a pas une aussi bonne réputation. Le **pays du Savoir Futile** est bordé par la **baie des Coutumes d'un Temps**. La ville dominant cette région est **Mode**, dans laquelle le quartier de **Paradigme**, est spécialement réservé aux montagnards. Pourtant, ce n'est pas un ghetto, et maints montagnards se retrouvent dans d'autres quartiers où d'ailleurs ils parlent la langue vernaculaire du lieu.

La ville de **Mode** est une ville dont l'économie est solide, mais dont l'esthétisme est extrêmement variable. Lorsque la municipalité a décidé de modifier son urbanisme, elle démolit les anciennes demeures, et évacue les gravats dans la baie **des coutumes d'un temps**. Toutefois, auparavant, le conseil municipal, composé d'hommes-grenouilles, plonge dans la baie pour y repêcher des déchets de démolitions antérieures, afin de s'en resservir pour leur nouvel agencement urbanistique.

Il est trop tard ce soir, pour vous parler davantage du pays de curiosité et de ses habitants, dont il reste tant à dire. Il faudrait aussi expliquer le **désert des Mirages** et la **baie des Poètes**, le **massif des Sciences Molles**, dont les habitants se veulent aussi montagnards que ceux du **massif des Sciences Dures**.

De toute manière, en tant que petits d'humain vous allez parcourir toute cette île, il vous appartiendra de comprendre les particularités régionales de chacune des contrées. Tout le problème de la géographie de ce pays est que l'on se pose toujours la question : pourquoi ai-je débarqué dans cette région plutôt qu'une autre ? Mais là est la plus difficile des questions à se poser à soi-même, par peur d'y trouver une réponse.

P.S. Que les habitants de cette région de la France dont j’ai emprunté la cartographie ne me tiennent rigueur, il n’y a point de malice de ma part, juste une commodité picturale.

Exercice n°8

Source image : https://i.pinimg.com/originals/d5/d1/b2/d5d1b2af73c589c3f7a69102e0e776e6.jpg

Balade dans la neige de nuit en forêt

C’est le premier pas qui coute ; le froid qui saisit le visage ; l’obscurité qui aveugle ; le silence qui assourdit.

Peu à peu, la vue s’habitue à la lueur des étoiles qui se reflète sur la neige, l’ouïe s’accoutume au crissement des pas dans la neige fraiche et au silence ponctué par les craquements du vent dans les branches.

Le calme d’une nuit sans pareille prend les sens et les engourdit, tandis qu’apparaissent les arbres sur lesquels scintillent les mille cristaux de la neige.

Être le premier à poser le pas dans la neige fraiche donne l’impression d’être sur une autre planète, impression qui semble ne plus vouloir quitter l’esprit.

Soudain, dans le manteau immaculé apparaissent les premières traces.

Souvent celles de petits animaux qui profitent du manteau de Nyx, pour vaquer à leurs mystérieuses et discrètes occupations. Mais aussi, parfois, celles de plus gros hôtes de ces bois.

Une piste de lynx ou encore celle de cette laie avec ses petits de l’année.

Soudain, une odeur fait tressaillir les narines, odeur d’une branche de résineux cassée par le poids du manteau que madame Holle a répandu sur la terre.

Cette odeur fait ressurgir, au cœur de l’hiver, les souvenirs d’un été passé où l’odeur âcre de la sève disputait à celle de l’humus après la pluie.

Au loin, la lueur de la ville perce encore l’orée du bois rappelant le chaud confort du foyer

Au fur et à mesure que l’on s’enfonce dans la sombre futaie, l’esprit se met à jouer avec l’idée que pour peu, on se retrouverait comme nos lointains ancêtres, partant loin de la douce chaleur de l’abri pour chasser les gibiers en lisant les traces dans la neige fraiche.

Petit à petit, la lueur de la ville s’estompe derrière soi. Les bois montrent alors leur vrai visage. Des arbres centenaires dont certains furent couchés par une lointaine tempête que la neige a drapée d’une froide couverture.

Gravières que nul ne doit gravir s’il ne les a pas arpentées au cœur de l’été.

Pas après pas, la notion de distance s’efface, pendant que peu à peu sous un froid vivifiant et piquant les membres s’engourdissent dans ces errements sans but.

Lentement, retrouvez le confort du foyer et les bras d’un Morphée deviennent des idées séduisantes.

On fait alors demi-tour, profitant des derniers moments de communion avec une nature presque sauvage.

Au loin, la lueur de la ville se fait de plus en plus forte, et c’est presque à regret qu’on la rejoint pour retrouver sa couche.

Avant de quitter, pour cette nuit encore, la lumineuse ombre de la forêt, on se dit que si peu, parmi les hommes d'aujourd'hui sont sortis pour goûter au fruit glacé de cette nuit neigeuse. Et pourtant on peut encore y entendre les antiques esprits s’ébrouer dans le silence.

Exercice n°9

Source image : https://www.us-militaria.com/blog/videos/video-couleur-debarquement-normandie-1944.html

Je m’appelle Jean Lassal, je suis né à Montréal de père français et de mère canadienne et possède la double citoyenneté. À vingt ans, aux premiers jours de l’année 1942 je me suis engagé dans le Royal Hamilton Light Infantry, non pas par goût des armes, mais plutôt par dégout de ce qu’il se passait en Europe à l’époque. Blessé puis démobilisé en mai 1945, je retournais dans le pays de mes cousins d’outre atlantique et devint Instituteur.

C’est en 1952 que les événements que je vais relater eurent lieu.

Nommé au poste d’instituteur principal à Dieppe, dans la soirée du dix-huit août j’arrivais par le train dans cette ville.

Le logement de fonction n’étant libéré que fin août, j’avais loué dans une commune avoisinante une petite chambre dans une bâtisse plusieurs fois centenaire. Du trajet entre la gare de Dieppe et le village qui allait m’héberger, je ne garde comme souvenir qu’un étrange malaise qui me prit en traversant la ville et son faubourg. La fatigue et le réveil désagréable d’une vieille blessure en étaient, peut-être, la cause.

Mon logeur m’accueillit sans faillir aux règles de l’hospitalité normande : sourire, cidre et calvados.

À la vue de l’heure tardive, je déclinais l’offre du calvados alléguant une légère indisposition due à la fatigue, un prétexte à visée totalement diplomatique. Mon hôte me conduisit à ce qui allait devenir pour quelque temps mon chez-moi.

La chambre était petite et d’un confort discutable, mais suffisant pour les quelques nuits que je devais y passer. Un lit, une petite table couverte d’une toile cirée à petits carreaux, une table de chevet au marbre fendu, fabriquée par un artisan du cru il y a au moins cent ans, une armoire. Son unique fenêtre s’ouvrait sur une plage à droite, une falaise à gauche, et à cause des nuages au loin, la mer privée de son horizon.

Éreinté par cette longue journée, après avoir pris congé de mon logeur je m’étais couché fort tôt et le sommeil arriva vite.

Je fus réveillé de mon sommeil agité par un grondement lointain, celui d’un orage venant de la mer. En peu de temps, il fut là. Une violente lueur magnésium d’un éclair me fit ciller, suivi dans la seconde par un craquement sec, les vitres de la fenêtre tremblèrent, la foudre avait dû tomber au plus près de la maison. Je me souviens d’avoir pensé alors : merci Normandie pour ton accueil en fanfare…

Il devait être environ 4h45 du matin, j’ai toujours une bonne notion du temps même quand je dors, et je savais que je ne me rendormirais probablement pas cette nuit-là à cause de la violence des éléments qui dehors se déchainaient de plus en plus.

C’est donc à moitié endormi que je repris le livre que j’avais à peine commencé la veille.

Peu à peu, l’orage se faisait de plus en plus violent et le grondement du vent de plus en plus assourdissant, quand soudain au milieu du tumulte ambiant j’entendis puis je ressentis l’impression qu’une bombe avait explosée très près de moi. La lampe de chevet s’éteignit. C’est à ce moment-là que je remarquais que la lueur des éclairs avait changé, passant du blanc pur du magnésium au blanc jaunâtre du phosphore et cette lueur me rappelaient de mauvais souvenirs.

D’un coup, déchirant le grondement du vent, un autre bruit se fit entendre : un crépitement discontinu que j’analysais rapidement (peut-être trop) comme celui de la grêle tombant sur les volets ouverts.

La maison tremblait maintenant comme si une main de géant la secouait avec force. Le vacarme était devenu assourdissant, inquiétant même. J’eus le sentiment d’être à la place d’honneur au milieu de ce chaudron du diable.

Soudain, un grand silence se fit, plus un bruit, plus un souffle rien que le silence d’une nuit d’après l’orage.

Je m’apprêtais à me rendormir, un peu inquiet tout de même de la façon dont l’orage s’était arrêté, quand déchirant le silence de la nuit le cri d’un chien hurlant à la mort me fit sursauter.

Et c’est là peut-être que commence la partie la plus effrayante de mon récit, car dans le néant sonore de la nuit je commençais à percevoir des bruits, non plus d’orage, mais des cris, des suppliques, des lamentations.

Je me demandais à ce moment-là si je ne m'étais pas rendormi, faisant un horrible cauchemar, car les fugaces lueurs reprenaient de nouveau, le crépitement de la grêle se faisait réentendre.

Puisant dans tout le courage que j'avais, j'ouvris les yeux et vis par la fenêtre que dans les nuages d'orage des boules lumineuses dansaient, telle une escadrille devenue démente dans le fracas d'un combat aérien.

La mer quant à elle paraissait éclairée par la lumière d'un brasier lointain.

Les cris, les hurlements, les suppliques étaient maintenant mêlés à d'autres sons de combat, bruit de l'éclatement d'une grenade, coups de feu, et toujours ce crépitement qui me faisait tellement penser à celui d'une mitrailleuse.

Nerveusement, je n'en pouvais plus et n'entendais aucun autre son que ceux des combats. Pourtant ceux-ci semblaient se rapprocher et auraient dû déjà réveiller toute la maisonnée.

C'est à ce moment qu'avec horreur, je me rendis compte qu'à part mes yeux je ne pouvais plus bouger aucun autre muscle de mon corps.

C'est ainsi donc que j'allais finir, paralysé dans mon lit, dans le feu d'un nouveau combat. Moi, survivant à tant de combats en traversant l'Europe en feu, j'allais mourir ainsi ? Surtout, j'allais mourir ici, à Dieppe, alors que mon baptême du feu se fît au matin du 19 août 1942, au large de cette ville, quand une balle m'effleura le visage pour finir sa course dans la tête du soldat Hubert Desgranges, mon ami Hubert. Je savais que je ne devais pas revenir, que je ne devais pas me remémorer mon passé, ce passé précis, ce lieu, cette date, cette heure… Je croyais que de les avoir, pendant dix ans, jour après jour, enfouis peu à peu dans les limbes de l'oubli m'apporterait la paix.

Et voilà que cette matinée recommençait, que tout mon être en faisait partie, j'entendais le vacarme des armes, je voyais le champ de bataille, la plage, le muret du casino qui nous a permis d'avoir, pour quelques-uns, la vie sauve, je sentais l'odeur de la poudre, je touchais mon arme vide, devenue inutile dans ce carnage. Du sang, de la sueur et des larmes nous avait-il été promis dans un discours que nous avions pu entendre à Montréal. Il avait juste oublié la peur au ventre et la rage sourde qui nous accompagnait tous et qui me prit, il y a dix ans, quand ma Sten s'enraya et que je dû retirer une balle de la culasse. Tout était revenu, et bien que ma raison s'y opposa, tout était bien réel, même palpable si je pouvais tendre la main.

Un battement de cil et plus rien. Tout avait disparu. L'orage était loin, un pâle rayon de soleil éclairait ma chambre. En sueur, je me redressais sur mon lit. Une totale incompréhension de ce que je venais de vivre m'habitait. Puis je me dis que l'on peut oublier des souvenirs, mais que les souvenirs ne vous oublient jamais. Tout avait dû commencer, lors du trajet entre la gare et l'endroit où je logeais, le village de Puys. Mon esprit avait dû se remémorer certains détails, comme une façade de maison, un

muret, un croisement, peut-être que ceci avait provoqué l'étrange malaise que j'avais eu lors de la traversée de la ville ? Mais alors d'où venait cette balle de Sten dans ma main ?

Exercice n°9

Source image : http://thekyotoproject.org/francais/le-temple-shinto-fushimi-inari/

« Mais… qu'est-ce qui m'arrive ! ? !»

Ce n'est pas possible, quatorze ans de nouveau ! C'est un rêve, c'est fatalement un rêve ! Il y a quelques minutes à peine, j'étais encore un homme de quarante-huit ans, attendant son train pour Tokyo dans la gare de Kyoto, et sans aucune raison, je me suis retrouvé dans un train arrivant dans ma ville natale. Une ville qui après tant d'années m'est devenue presque étrangère. Me suis-je trompé de quai ? De train ? J'ai pourtant l'habitude du trajet Kyoto-Tokyo. Toujours est-il que reprendre le train pour ma véritable destination me laissait deux heures à attendre sur un quai de gare ouvert à tous les vents. Je décidais alors de combler cette attente par une petite promenade dans la ville de ma jeunesse. Presque

inconsciemment, mes pas m'avaient conduit devant la tombe de ma mère, morte des années auparavant.

Et maintenant, je me retrouvais dans un corps de quatorze ans, mon propre corps de l'époque de mes propres quatorze ans, dans cette ville qui n'est ancrée que dans mon passé.

Que m'est-il arrivé ?

Qu'était-ce ce papillon aux ailes d'un blanc lumineux qui m'apparut dans le cimetière ? D'après les prêtres shintos, les papillons sont l'âme des morts de passage dans notre monde. Était-ce celle de ma mère ? Ou était-ce l'avatar d'un shinigami[1] venu prendre mon âme pour l'emmener vers l'autre monde ? Son âme m'a-t-elle visité ou suis-je mort sur cette tombe au même âge qu'avait ma mère quand elle nous a quittés ?

Il m'est possible au moins de confirmer une de mes hypothèses concernant le papillon. En effet, d'après les mêmes prêtres shintos, le monde des morts est l'inverse de celui des vivants. La gauche devenant la droite, le haut le bas et inversement. Il me reste donc à la vérifier en rentrant chez moi, enfin, le chez-moi de mes quatorze ans…

Sortir de ce cimetière, courir, fuir ce lieu. D'après mes souvenirs il me fallait prendre la première rue à droite, puis la seconde à gauche et… Et je me suis retrouvé dans une rue qui m'était inconnue, devant une vitrine qui m'était inconnue… Une des vitres me renvoya le visage d'un gamin, un gamin, qui je le compris avec stupeur était moi. Moi à quatorze ans ! … Je reprends ma marche dans la ville, tiens je soliloque…, c'est peut-être mieux ainsi, garder un contact avec soi-même afin de ne pas perdre pied dans ce cauchemar. Ma supposition est donc fondée. Droite et gauche sont inversées. Les ruelles qui dans mon souvenir s'ouvraient à droite s'ouvrent maintenant à gauche. Cette rue à l'angle duquel se tient le « konbini [2]», chez qui j'allais acheter de délicieux onigiri[3], était à ma droite quand je revenais de la gare, et aujourd'hui il est à ma gauche ! Les enfers il n'y a plus de doute ! Je suis bien dans les enfers des prêtres shinto ! Ainsi, ils existent donc bien !! Et moi, je suis donc bel et bien mort ! Il faut que je retourne à la maison de mon enfance, c'est peut-être là que se trouve la clef de cette énigme. Mais pourquoi ? Pourquoi ? Surtout, pourquoi quatorze ans ??? Chaque chose en son temps ; essaye de retrouver le chemin de la maison en prenant bien garde à cette inversion dans les directions des chemins que je suivais jadis. Il faut que je me force à penser sans cesse à cette réorientation, inverser le trajet. Ne pas penser à autre chose, surtout ne pas penser à l'autre chose. Pas facile de se retrouver dans cet enchevêtrement de ruelles, qui dans mon souvenir débouchaient à droite, et qui s'ouvrent maintenant à gauche.

---

[1] **Shinigami** : dieux psychopompes, c'est-à-dire les personnifications de la Mort

[2] **Konbini :** Au Japon un Konbini est un commerce de proximité (ou une supérette) souvent ouvert 24 h/24 et 7 j/7

[3] **Onigiri :** préparation culinaire japonaise consistant en une boulette de riz, généralement enveloppée d'une algue *nori.*

Les rues sont vides, il n'y a pas de promeneur qui flâne, pas de passant pressé. C'est le silence, mais un silence neutre dont ne naît pas d'angoisse.

Est-ce cela la mort ? Continuer la même existence que du temps où l'on était vivant, mais seul ? Mais pourquoi avais-je quatorze ans ????

Poursuivant mon trajet vers la maison de mon enfance, rue après rue, ruelle après ruelle, je remarque également qu'il n'y a pas que la droite et la gauche d'intervertit. Il existe d'autres différences avec les images que j'ai gardé du passé. Certaines maisons, existant à l'époque de mes quatorze ans, sont remplacées par d'autres, sensiblement plus anciennes.

Tout à coup, une inquiétude me traverse l'esprit : quand verrais-je le premier des dix rois des enfers qui jugera de mon âme ?

Enfin, j'arrive, en face de chez moi ! Le chez-moi de mon enfance.

La maison était telle que dans mes souvenirs. Cette remarque me semble logique. Car j'ai fait l'hypothèse durant le trajet, tout en observant autour de moi que cet « entre-deux mondes » dont font partie cette ville, cette rue et surtout cette maison sont issu, au moins en partie, de mes souvenirs.

Inspirant un grand coup, tout en me demandant en même temps ce que les morts peuvent bien respirer, j'entre chez moi !

L'entrée est telle que dans mes souvenirs, rien n'a changé. Bien entendu que rien n'a changé ; j'ai quatorze ans… Le meuble bas où se trouvent nos chaussons est bien là, posé à son immuable place. Face à la porte le miroir au cadre de bambou sur lequel mon père avait vissé trois crochets afin d'y accrocher les clefs. Sous celui-ci, une petite boite à œufs en bois, vestige des temps anciens où l'on conservait dans celle-ci les œufs dans du plâtre. Elle sert maintenant à y déposer ce qui pouvait trainer, non… ce qui peut trainer, dans nos poches. Au fond du couloir la porte s'ouvrant sur le salon.

Je me déchaussais, puis machinalement, sans même regarder je saisissais, parmi ceux de ceux de ma sœur, de mon père et de ma mère, mes chaussons.

Tout en les enfilant, je me pose la question « les morts rapportent-ils de la poussière chez eux ?».

J'entre doucement dans le salon. Vais-je y retrouver un membre de la famille ?

La pièce est identique à celle de mes souvenirs et personne ne m'y attend. Tout au moins, personne de ma famille, ou même de mon univers, car sur le « zataku [4]», roulé en boule, un renard d'un blanc immaculé dort !

[4] **Zataku** :Table basse japonaise

Ma mère, dans mon enfance, m'a souvent raconté des légendes sur les kitsune[5] et je n'ai eu aucun mal à reconnaître l'un d'entre eux. Sa présence en ces lieux ne me surprend même pas, je me dis seulement : Au point où j'en suis, pourquoi pas ? Reste à savoir si je suis en face d'un *zenko*[6] ou d'un yako[7].

Au moment où je me pose cette question, le renard devant moi, ouvre les yeux, se redresse, s'étire lentement, le regard de ses grands yeux jaunes se fixe dans le mien. Une voix douce m'interpelle gentiment.

« Tu en as mis du temps, pour venir ! Et pour répondre à ta question, je suis une servante du dieu Inari[8]. Donc, selon votre classification, je suis une Zenko . Mais de toute façon, tu n'as rien à craindre, tu n'as que quatorze ans, et j'ai été spécialement envoyé pour te conduire auprès du moine Jizô[9]**.** Cependant, je me dois de te prévenir d'une chose : nous allons traverser ensemble les seize enfers. Pourtant, n'en sois pas inquiet, aucun ne te concerne pour le moment ».

« Je n'ai pas quatorze ans, j'ai quarante-huit ans, il y a erreur sur vos tablettes ! »

- Aux enfers, l'âge physique des hommes importe peu. C'est l'âge de l'âme qui importe. Ainsi, un vieillard peut avoir l'âme d'un enfant, et un enfant, l'âme d'un vieillard. Mais il faut faire vite, car le temps ici ne s'écoule pas comme dans le monde terrestre. Il s'écoule beaucoup plus lentement. Cinq cents ans de la Terre, valent, ici, un milliard d'années.

Par ailleurs, tu as fait une erreur dans ton raisonnement, même si elle pardonnable en raison de ton ignorance. Sur Terre, dans ton monde, tu n'es pas encore mort, tu es à la frontière entre le tien et celui-ci. Et si je t'emmène voir le *moine* Jizô, c'est pour te permettre de rejoindre le monde des vivants, avant que ton temps imparti ne soit écoulé. Et il faut se dépêcher, car chaque seconde passée ici te rapproche inéluctablement de ta fin terrestre. Chaque battement de ton cœur te rapproche du moment où tu ne pourras plus faire marche arrière, alors ton destin ne sera pas achevé. Si tel est le cas, cela va provoquer dans nos instances administratives, d'intenses tracasseries et paperasseries pour régler ton cas.

- Mais traverser les seize enfers va prendre du temps, subodorais-je, et si je t'ai bien compris le temps entre ces deux mondes ne joue pas en ma faveur…

---

[5] **Kitsune** : Au Japon, le terme ***kitsune*** désigne le renard, ainsi qu'un personnage du folklore japonais, un esprit surnaturel (*yōkai*), animal polymorphe.

[6] ***Zenko*** **:** littéralement les « bons renards » sont des renards célestes bienveillants, associés au dieu Inari

[7] ***Yako*** **:** littéralement « les renards des champs »), aussi appelés *nogitsune* tendent à être espiègles, voire malicieux

[8]**Inari** :divinité shintoïste voir : https://fr.wikipedia.org/wiki/Inari_%28divinit%C3%A9_japonaise%29

[9] **Jizô :** Un Boddhisatva dédié en particulier à la protection des enfants et des voyageurs

- On va prendre un raccourci, mais pendant le chemin ne me quitte pas des yeux et ne regarde pas autour de toi.

- Aucun souci, j'ai appris par les contes de ma mère que la curiosité en a perdu plus d'un aux enfers. Je fermerais mes oreilles et mes yeux à toute autre chose qu'à tes paroles et à ta gracieuse silhouette, jolie renarde blanche.

- Je vois que la séduction du renard fonctionne même sur toi ! me lance-t-elle en riant. Maintenant, allons-y.

À ces mots un torii apparait, flottant dans les airs, devant la porte menant à la cuisine.

D'un bond élégante, la renarde saute dans le torii et disparaît de ma vue. Mon pas est beaucoup moins assuré lorsque la suivant je le traverse à mon tour. Immédiatement, un froid glacial me saisit et j'entends au loin des plaintes et des lamentations. Et c'est en me concentrant très fort que je regarde la renarde qui est réapparue devant moi, et je l'entends presque comme un murmure me dire :

« Nous sommes dans le premier des enfers glaçants, l'Abuda, que vous appelez aussi l'enfer des engelures. Si tu as froid, tiens-toi près de moi et fais attention, car les enfers suivants seront de plus en plus froids ».

Le murmure a à peine disparu, que devant moi un nouveau torii apparait, dans lequel la renarde s'engouffre à nouveau. J'inspire un grand coup, un air sec et stérile, et le franchis à mon tour.

Le froid passe de piquant à mordant quand j'émerge dans ce qu'il me semble être un blizzard qui ne me laisse pas voir à un mètre devant moi. L'inquiétude de ne pas voir ma guide s'estompe rapidement quand elle apparait nimbée de lumière devant moi. Sa voix me parvient comme si le vent ne hurlait pas.

« Nous sommes en retard ! Moi qui voulais te faire visiter tout notre royaume tant pis ! ne t'écarte pas d'un pouce de mes traces nous allons passer plusieurs enfers à la fois ».

Devant moi le traditionnel Torii apparut, mais contrairement aux deux fois précédentes, celui-ci semblait se refléter encore et encore dans un miroir. D'un bond elle saute dans les images enchevêtrées.

Avec mille précautions, je la suis au cœur de cet enfilement de torii dont je ne vois pas la fin. J'arrive enfin dans une grande salle drapée de tentures rouges, éclairé de milliers de petites flammes qui dansent dans les airs. Le lieu est meublé d'objets de différents styles : là une armoire chinoise, ici un meuble bas indou, au milieu trône un grand bureau indubitablement shinto. Au fond de la salle, posée sur un grand guéridon fait d'or et de jade, une statue que j'avais déjà vue dans un autre lieu a une autre époque : la statue exécutée par Unkei après son retour du royaume des

morts. Au temple de Kamakura, la statue d'Enma-o[10] exposée depuis des siècles, doit être un faux, pensais-je.

En retrait, près d'une des nombreuses colonnes de marbre le plus pur ornées de jade et d'or, deux hommes conversent. L'un, que je vois de profil, n'est autre que celui qui fut le sujet de l'œuvre d'Unkei, l'autre a le front orné d'une corne. De leur conversation animée, je ne perçois que des bribes qui me laissent à penser qu'ils discutent de "sous-effectifs", "flux tendu", "cadences infernales"; d'un pôle administratif débordé de plus en plus sujet à commettre des erreurs ; que tous ces dysfonctionnements, lui, roi Enma-o, et son interlocuteur ne sont pas les seuls a en pâtir, mais que les huit autres rois des enfers également en subissent les conséquences. Ce marasme n'a qu'une seule cause : la surpopulation des enfers causés par la mortalité des anciennes générations japonaises liés au bond démographique d'après-guerre.

Se retournant vers nous, le roi Enma-o, s'écrit

« Ah non, pas un de plus ! J'ai fini ma journée ! »

Ma guide, à ce moment-là, éclate de rire en expliquant qu'un shinigami avait fait trop de zèle et que je n'étais que de passage, que la suite de mon trépas appartenait au moine **Jizô.**

Enma-O se passa la main sur le front et sur les yeux, poussa un profond soupir, se tourna vers son interlocuteur : « Je te parlais des erreurs administratives de plus en plus récurrentes ? » Me désignant du menton, il reprit d'un ton agacé : « En voici encore une preuve !».

Il nous regarda, ma guide et moi, attentivement. Secoua la tête de droite à gauche, à moins que ce ne fût de gauche à droite, ferma les yeux et dans un soupir résumant toute sa lassitude ne prononça qu'un mot : Jizô

« Me voici, j'arrive… je suis là ! ». Sortit alors de l'ombre d'un pilier un être portant un vêtement de moine bouddhique. Après m'avoir salué dans les plus pures règle de la politesse, salue que je lui rendis également trois fois, il me demanda gentiment de fermer les yeux et de ne les rouvrir que lorsqu'il m'en donnerait l'ordre.

Je m'exécute. Alors que j'ai à peine clos mes paupières, j'entends une voix semblant venir de très loin me murmurer :

« Monsieur, s'il vous plaît, m'entendez-vous, pouvez-vous ouvrir les yeux ? »

Mon corps me semble très lourd et mes paupières plus lourdes encore, mais très lentement un filet de lumière mordorée caresse ma pupille, faisant place à un ciel d'un bleu soutenu, l'air est doux, la main qui prend mon pouls est celle d'une femme, et au loin une renarde glapie joyeusement.

[10]**Enma-o :** le roi des Enfers. Son rôle est de juger les morts arrivant aux enfers.

Nouvelle
PREMIÈRE NEIGE

Source image : https://p.mcdn.fr/files/styles/diaporama_large_fixed_height/public/images/diaporama/0/2/0/488020/1596922-inline.jpg?itok=eM1En04d

Par le hublot de l'appareil, je regarde les flocons de neige filant à l'horizontale en une myriade de traits blancs sur fond de gris. Bien vite, ce spectacle en deux couleurs et unidirectionnel me lasse, je me recale confortablement dans mon fauteuil et ferme les yeux. Le calme qui règne dans la cabine est seulement troublé par le ronronnement à peine perceptible des moteurs. Totalement détendu, je pense à ce qui nous amène tous trois à faire ce voyage vers le continent austral, à ce qui a précédé cette invitation à laquelle il serait suicidaire de déroger.

J'ai l'impression que c'était hier encore où de la tribune des Nations unies à Sydney, j'avais essayé de mettre en place un plan qui sauverait peut-être l'humanité de son inéluctable extinction.
Tous les maux que la terre et l'homme connaissaient se résumaient en un seul mot : Humain. Il avait pris trop tardivement conscience de son arrogance envers la nature. Un mépris extrême provoqué par une très haute opinion de lui-même. Parfois ne se qualifiait-il pas, et en toute modestie, de chef-d'œuvre de la Nature ? Il ne voyait pas ou ne voulait pas voir qu'il était son propre fossoyeur. Après avoir en grande partie détruit son biotope, il s'était retourné contre lui-même en des guerres incessantes et de plus en plus meurtrières. Des massacres de masse et parfois des génocides, pour conserver ou conquérir les maigres ressources encore disponibles sur la planète. Une mainmise, non plus pour le gain, mais pour sa propre survie. Une survie devenant, au fil du temps, de plus

en plus hypothétique. Le discours que j'avais alors prononcé à l'assemblée des Nations avait, peut-être et avec d'autres, contribué au sursaut salutaire qui nous a sortis de notre lente agonie.
Tant de choses avaient alors changé : Mise en commun et partage équitable de toutes nos ressources restantes, tant matérielles, que physiques ou intellectuelles. Partout sur la planète tous les peuples avançaient au même pas, dans la même direction. Pour la première fois de son histoire, l'humanité semblait unie dans un but commun : survivre !

Puis survint l'impensable.

C'était il y a trois mois. Un blast de haute intensité énergétique fut enregistré dans le désert de Gobi par nos appareils de surveillance terrestre.
Une mission de prospection minière se trouvant dans les environs immédiats de la source, nous avons tenté de la joindre. Sans succès ! La zone concernée n'étant pas sous surveillance satellitaire, on décida d'en détourner un de sa mission initiale. Celui qui était le plus proche fut reprogrammé et ses instruments de mesure recalibrés, afin que nous puissions nous faire une idée précise de ce qu'il se passait en cet endroit de la planète.
Douze heures plus tard, nous avons tous eu un énorme choc : notre faisceau de surveillance du globe n'avait rien détecté. Pourtant ils étaient bien là ! Une petite flotte de vaisseaux extraterrestre venait de se poser sur terre !
L'annonce de cette nouvelle aux instances de direction planétaire eut un effet formidable. Pour la première fois de son histoire et peut-être la dernière, l'humanité rencontrerait une autre espèce intelligente possédant une technologie avancée.
Une expédition, composée de membres représentant à peu près toutes les sciences connues des humains, avait été alors envoyée par le gouvernement planétaire pour prendre contact avec cette race alien.
Ceux, qui comme moi étaient au courant, étaient pleins d'espoir. Ce premier contact avec une race qui avait vaincu les gouffres de l'espace représentait peut-être le salut de notre espèce. En effet, elle disposait surement d'une technologie qui nous permettrait de restaurer plus rapidement notre planète. C'est du moins ce que nous pensions.

Dans les faits, jamais ce contact n'eut lieu. Quatre jours après l'atterrissage, nous avons reçu un message de nos émissaires envoyés dans le désert de Gobie : « Sommes sur les lieux. Allons au contact. Fin de message ». Ce fut le seul ! Jamais nous ne les avons revus ! La réponse à la question de savoir ce que nous devions faire face à cette situation trouva sa réponse très rapidement. Moins d'une semaine après leur apparition un certain nombre de leurs vaisseaux prirent leur envol et les premières villes furent détruites !
Les vieux films de science-fiction nous montraient toujours une humanité qui arrivait à surpasser une race extraterrestre envahissant notre planète.
La réalité fut toute autre. L'humanité n'avait pas su, surtout pas pu, ne serait-ce que redresser la tête. Nous fûmes sidérés, au sens psychiatrique du terme, par la force, la capacité et la rapidité de leur pouvoir de

destruction. L’écart technologique était trop grand et ils étaient, sans aucun doute possibles, décidés à nous exterminer.

600 millions de morts, en seulement trois mois !

Nous avions découvert ce que voulait vraiment dire une guerre d’extermination !
Nous avons tout essayé pour résister ; tout ce que comportait notre arsenal. En vain ! Dès le début de notre riposte, nous avions compris que tout était perdu d’avance. Notre technologie dont nous étions si fières s’avéra être d’une totale inefficacité.
Le désespoir nous a alors tous gagnés, nous nous apprêtions à disparaître.
Mais nous nous disions que si nous nous éteignions, cela ne serait pas cette fois-ci de notre fait… Une amère satisfaction au milieu de tout ce désastre !
Mais, il y a une semaine alors que nous nous étions résignés et que nous cherchions désespérément un moyen pour qu’au moins, dans un futur lointain, une autre race ait une trace de notre existence, nous avions reçu une communication de leur part.
Cette communication nous avait encore démontré l’écart scientifique et technologique entre nos deux races. Celle-ci avait été diffusée sur la radio, en même temps et dans toutes les langues de la terre.
Dire que nous n’étions même pas capables de lire certaines langues anciennes, des idiomes dont les dérivés se retrouvent parfois dans la langue parlée par leurs descendants. Et eux, qui ne partagent même pas un fond commun avec nous, avaient, en quatre mois, décrypté toutes les langues de la terre et avaient pu de façon parfaite énoncer les formalités de notre totale reddition.
Et me voici dans cet hélicoptère nous menant au lieu de cette réunion exceptionnelle.
Encore quelques heures avant que cette réunion débute ; quelques heures pour me préparer à cette rencontre qui décidera de l’avenir de l’humanité
Je ne sais pas trop pourquoi, tous les regards se tournèrent vers moi quand il a fallu désigner un représentant pour l’acte de reddition. Il parait que j’étais l’homme de la situation, qu’après mon discours de Sydney, j’étais le plus qualifié pour cette tâche (là, franchement, je n’ai pas compris). C’est ainsi que conformément au message diffusé moi, Ernst Kofer, je suis en route vers l’Antarctique. Actuellement, je pense que notre reddition sera notre seule option sensée.

Nous sommes arrivés. Je me lève, referme ma veste, enfile une parka "grand-froid" et des gants. À la porte de l’appareil, j’avoue que j’hésite un peu. Allons courage ! Deux marches et je pose le pied gauche sur la terre gelée. Une phrase me vient en mémoire : « Un petit pas pour l’homme et… » surement pas un grand bond pour l’humanité ! La neige virevolte, le froid est sec et intense, devant moi, à une bonne trentaine de mètres, se dresse un gigantesque vaisseau de forme triangulaire et d’un noir qui ne peut pas exister dans la nature, à part peut-être dans le cœur d’un trou noir. C’est donc dans ceci que nous allons apprendre quel sera notre avenir…
Pour ma part, je n’ai aucune illusion, tout ce qui attend notre espèce est la servitude. Mais celle-ci est toujours mieux que l’annihilation d’une

civilisation. Vivant, il nous restera nos mémoires, nos volontés et alors peut-être que dans des siècles nous pourrons nous rebeller. Et si la chance nous accompagne, aussi infime soit-elle, nous pourrons reprendre notre liberté.
Les Parques nous ont vraiment joué un méchant tour. Nous étions presque arrivés au but ! Et venus d'on ne sait quels confins de l'univers, des êtres vont nous vouer à l'esclavage. Pourquoi des êtres ? Je n'en sais rien, nous ne les avons jamais vus ! Ils peuvent être autre chose, quelque chose que notre imagination ne peut concevoir.
Les autres membres de la délégation humaine sortent à leur tour de leur appareil respectif. Dans un silence total, nous nous rassemblons, pas un mot n'est échangé, juste des regards où s'entremêlent des sentiments d'inquiétude, de curiosité, et pour certains de peur et de défi. Qui a fait le premier pas vers le vaisseau ? Personne ne saurait le dire. Dans une lente procession que l'on pourrait qualifier de funèbre, nous nous dirigeons vers l'inconnu.
J'inspire l'air piquant du pôle Sud et me prépare mentalement à ce qui va suivre, je ne veux pas que la première image qu'ils aient de moi soit celle d'un homme prêt à tout pour que son espèce survive.
Une ouverture se forme sur la paroi du vaisseau devant nous et un couloir apparait. Nous nous arrêtons tous devant cette porte ouverte vers l'inconnu. Qui fera le pas décisif ? Qui entrainera les autres ? Interrogateurs nous nous regardons à la dérobée. Je suis là pour ça, et tout ce que l'on a vécu trouvera une réponse dans ce vaisseau alien. Alors, sans plus réfléchir, d'un grand pas, je franchis le seuil de cet autre monde. Je me retourne, un peu rassuré de voir l'ensemble de la délégation me suivre. Ce vaisseau semble immense, bien loin des dimensions de ceux qui nous ont fait tant de dégâts. Au bout de ce long couloir, une salle d'un blanc immaculé s'ouvre à nous. J'y pénètre. Elle est de forme conique, dépourvue de toute décoration. Je suis surpris de constater que le seul mobilier est une table en bois placée en son centre. Mon père ayant été ébéniste, j'ai quelques connaissances dans les essences d'arbre. La curiosité prenant le pas sur ma peur, j'examine la table. À ma grande surprise, elle semble être en sapin, probablement une convergence évolutive, dans l'espace ! Ils n'ont jamais, à notre connaissance, commis la moindre rapine sur notre globe. Du sapin, ou un approchant, sur une autre planète ? Cela ouvre l'imagination à des perspectives intéressantes…
Pourtant, il manque à cette table un élément complémentaire ; pas trace d'une quelconque chaise, ou autres moyens de s'asseoir. Manifestement, l'espèce qui nous a envahis ne discute pas assise.
La douce lumière qui nous baigne semble n'avoir aucune source. Il semble que c'est le mur lui-même qui la diffuse. La dizaine de membres du groupe semble attendre avec la même appréhension que moi. Près de moi se tient Styrr, l'actuel président du conseil mondial. Contrairement au reste de la délégation, il a l'air nettement moins inquiet. Sait-il quelque chose que j'ignore ? Ou dissimule-t-il mieux son appréhension ? Je ne saurais le dire. Durant quelque temps, nous restons là, immobiles, comme pétrifiés dans une attente d'on ne sait quoi…
Peu à peu, l'intensité lumineuse diminue pour faire place à une obscurité totale, un noir absolu, oppressant. Un silence total règne, juste troublé par nos respirations. Je n'ai connu ce noir et la sensation de mal-être qui

l’accompagne qu’une seule fois dans ma vie : en Suisse, au fond d’une mine d’asphalte, quand le guide éteignit toute lumière ! Un murmure venu de nulle part nous est maintenant perceptible. Il s’amplifie peu à peu. Une voix au timbre étrange nous parvient, elle est lente. Les premiers mots que j’entends sont saccadés, hachés même :
« N’ayez… pas…. peur, quel…que secondes de…patience, le temps d’un… réglage et…ceci est fait, je pense que vous tous m’entendez correctement. ».
L’obscurité perd peu à peu de sa noirceur. Je regarde à ma droite, je suis aux côtés du représentant du pôle sciences et savoir. Il est blême, de fines gouttes de sueur perlent au-dessus de ses sourcils. Chose étrange, il est comme une image en relief sur fond noir. Je tourne la tête, le représentant de l’agronomie également. Un rapide coup d’œil circulaire… Tout le monde, dont moi, devons présenter cette même singularité. Bien qu’étant moins intense, le noir est toujours présent, il nous enveloppe.
J’entends un « Bienvenue à tous ». Le timbre étrange est le même, mais les mots sont prononcés d’un ton affable. Une phrase qui me rend perplexe. Non pas la phrase en elle-même, mais la manière dont je la perçois. J’entends bien la voix, mais j’ai la désagréable sensation qu’il y a un infime décalage entre ce que mon ouïe perçoit et ce que j’entends dans ma tête. Dans ma tête ? La voix me parle dans ma tête !!! Je deviens schizophrène ou quoi ? Au moment où je me pose cette question, elle raisonne de nouveau, interrompant le cheminement de ma réflexion.
« Bienvenue délégation humaine, je suis Irals, une intelligence artificielle biologique consciente. Si vous me comprenez actuellement, cela est rendu possible grâce à une méthode de communication spécifique adaptée à vos capacités cognitives, plus précisément la gnosie orale, et ceci, pour la réception et l’expression. »
Une méthode de communication spécifique adaptée à vos capacités cognitives ? Ma chère I.A., tu viens d’en dire trop ou pas assez.
« Ma chère Ernst Kofer…
- MON cher Ernst Kofer !
- Je suis désolée, mon cher Ernst Kofer, une erreur de transmission. Je ne vous fais part à tous que ce qu’il m’est autorisé de vous dire. Dans quelques instants, posez la question ayant trait à cette méthode de communication à ceux que vous rencontrerez ». Le ton est sec, nettement moins affable qu’au début.
Je prends alors conscience que tous les regards de mes semblables sont braqués vers moi. Certains sont interrogateurs, d’autres amusés, mais une majorité est réprobatrice.
« Dans quelques minutes, selon vos unités temps, des dirigeants de notre peuple vont vous recevoir. Pour l’instant, ils revêtent des combinaisons étanches, pour éviter les risques de contamination croisée. »
Ainsi, ils ne sont pas tout-puissants ! Eux aussi doivent se prémunir contre ceux qui, dans ‘’La guerre des mondes’’, avaient détruit l’envahisseur martien. Une maigre consolation, mais une consolation tout de même.
Sans m’en rendre compte je dois penser à haute voix, car l’I.A., mon dernier mot à peine formulé enchaine : « J’ai dit contamination croisée, **croisée**. ! De plus, oui vous pensez à haute voix ! Vous murmurez, mais j’ai l’ouïe fine. Parler sans s'en rendre compte est fréquent chez vous, les humains, lorsque vous êtes sujets à ce que vous nommez stress ».

Et maintenant, elle donne des cours de psychologie. Pendant une seconde, un feulement rauque me vrille les oreilles.
« Désolé Monsieur Kofer, une interférence certainement ! »
Une interférence ? Avec leur technologie, je ne pense pas. Je pencherais davantage pour une I.A. susceptible, doublé d'un caractère de cochon.
« Ils arrivent… ! L'entretien sera simple : vous parlez dans votre langue maternelle et je traduis. Ils parlent et je traduis. Ils sont là ! »
Une ouverture apparait dans la cloison et cinq êtres rentrent dans la pièce. Pendant quelques minutes, le silence est total et je comprends rapidement qu'ils nous laissent les observer.
De prime abord, les casques et les combinaisons leur donnent une forme étrange, tout comme nos combinaisons NBC ne rendent qu'une idée approximative de la morphologie humaine. En supputant par rapport à leur position dans l'espace, on peut tout de même conclure sans grands risques d'erreurs qu'ils n'ont rien d'humain. En effet même s'ils sont bipèdes et possèdent, comme nous, deux bras et deux jambes et un plan de symétrie bilatéral. Il possède aussi une queue qui doit leur servir de balancier.
Je n'ai nul besoin d'être un grand zoologiste pour deviner que leur corps est bâti pour la vitesse
Ils ne se ressemblent pas malgré une combinaison presque analogue et sur laquelle, à l'équivalent de notre épaule, est apposé un symbole en forme de quatre demi-lunes.
Le plus petit doit faire environ 1,50 m, et le plus grand dépasse facilement les 2 m.
D'après ce que l'on peut apercevoir à travers le casque, leur tête semble avoir un museau allongé.
Au bout de quelques minutes, le silence se brise et j'entends une voix flûtée s'élever. Dans le même temps, une traduction me traverse l'esprit avec la même voix flûtée.
« Humain, humaine, je me nomme Saliaque et je suis le dirigeant du groupe de Tsechen, l'équivalent de votre plus haute instance dirigeante. Avant toute chose, Irals nous a transmis votre inquiétude vis-à-vis de la technologie utilisée pour que nous nous comprenions, et nous nous entendions. Si nous nous entendons, peut-être pourrons-nous nous comprendre ? »
Là, je ne sais ce que la traduction peut donner dans les autres langues de notre délégation, mais en français, il vient de faire fort !
« Je tiens à vous rassurer. Si vous me percevez actuellement, c'est grâce à des corpuscules infiniment petits que vous avez inspiré depuis votre arrivée dans cette pièce. Ces corpuscules sont uniquement reliés à vos centres auditifs et n'ont qu'un effet de relais entre vous et Irals. Ne vous inquiétez pas, ils ne contrôlent nullement vos centres de décision. Leur seul usage est de traduire dans vos langues maternelles les discussions que nous allons avoir.
Une voix énervée et passablement anxieuse s'éleva au milieu de notre groupe
« Des nanites ! Vous nous avez fait respirer ces cochonneries de nanites ! C'est monstrueux !
- Bien que je ne comprenne pas ce qu'un Sus scrofa domesticus vienne faire dans votre remarque, je vous réponds. Ces corpuscules, que vous nommez nanites, ne ressemblent guère à celles que vous avez conçues.

Nous connaissons également l'usage que vous avez fait des vôtres. Pour imager mon propos, disons que dans votre alphabet de vingt-six lettres, vous en êtes encore à ânonner les dix premières de l'alphabet, alors que nous, nous avons, depuis des lustres, fini d'écrire l'encyclopédie du savoir superficiel en quarante volumes. Certes, les nanorobots peuvent être dangereux au début de leurs inventions, surtout employés sans discernement, comme vous l'avez fait. Sans vouloir vous offenser, vous avez dû remarquer que notre technologie a un peu d'avance sur la vôtre. Et je précise qu'elle a de l'avance dans tous les domaines de la science. Quand nous vous disons que ce que vous avez respiré est sans danger, et que cela n'a pour but que de traduire au plus juste nos paroles, cela est vrai... Il n'y a pas de manipulation de votre cerveau et il n'y en aura pas ! »

En tant que diplomate depuis de nombreuses années, j'ai déjà entendu des mises au point assez tendues, mais de ce genre-là … Cela ne doit plus que se retrouver dans les anciens livres d'histoire au chapitre : de l'utilisation diplomatique de la canonnière légère sur les cours d'eau des pays frontaliers hostiles. Mais notre interlocuteur poursuit :

« En premier point de cette réunion, nous tenons à nous excuser ! En effet, la guerre qui vient de s'achever pour vous a pour cause une conclusion trop hâtive de notre part. Une conclusion qui nous a conduits à commettre une erreur. »

Je ne peux m'empêcher de couper la parole à l'être. « Une conclusion hâtive ?! Une simple erreur qui aurait provoqué la mort de 600 millions d'individus ?! Réalisez-vous réellement ce que vous nous énoncez ainsi, froidement, comme étant un fait sans importance ? Si chez vous la perte de 600 millions de vos semblables en trois mois n'est que broutille sans importance, il n'en est pas de même pour nous ! À vous entendre, il est évident que nous allons avoir du mal à nous comprendre si nous abordons des sujets d'éthique, sujets que nous serons, par la force des choses, obligatoirement amenés à traiter. »

Un autre membre de leur délégation, le petit trapu, prend la parole, Irals me transmet une voix grave.

« Nous comprenons votre courroux et nous nous excusons de vous avoir involontairement offusqué. Il est une chose que vous devez savoir à propos de ce que vous appelez diplomatie. Chez nous ce vocable n'existe pas, tout du moins il n'existe pas comme vous l'entendez. Peu à peu, nous avons mis au point un système, qui a fait et fait toujours ses preuves. On peut le résumer en deux concepts essentiels : s'exprimer de manière concise, et de la manière la plus courtoise possible. Celui qui déroge à l'une ces deux règles est immédiatement banni de l'entrevue par les membres de son groupe.

Je me dis que cette manière de faire serait bien utile dans certaines réunions diplomatiques qui trainent en longueur.

Le président Styrr s'avance alors de trois pas vers les êtres et s'immobilise devant eux. Les bras croisés, il les regarde un par un, lentement. C'est seulement maintenant que je me rends compte que nous ne sommes plus dans le noir, que la lumière est de nouveau là.

« Je suis Styrr, Président du conseil mondial et l'équivalent, si j'ai bien compris, d'un vos Tsechen. Je vous salue en mon nom et au nom de tous les membres de la délégation.

Après avoir entendu l’explication de votre représentant en ce qui concerne votre exercice de la diplomatie, je dirais que j’adhère pleinement à vos deux règles majeures : Concision et courtoisie, je vais seulement essayer de ne pas me faire bannir par mon propre groupe. »
Sa dernière phrase amène quelques sourires sur les visages des représentants humains. Styrr, un inébranlable pince-sans-rire, a, bien souvent, détendu une réunion d'une petite phrase. Je ne sais si cela est le fruit de mon imagination, mais la réaction de nos hôtes fait penser qu'ils ont, eux aussi, goûté ce trait d’humour.
« Je vais donc être le plus concis possible.
Premièrement : Est-il dans vos traditions, lorsque vous avez à faire à des êtres qui ne sont pas de votre race, de les massacrer d’abord, puis de leur dire : On vous a un peu exterminés, mais cela n’est pas notre faute, c’était une erreur, on s’excuse et passons à autre chose… Nous n’avions commis aucun acte à votre encontre susceptible de déchainer votre furie dévastatrice. La mission envoyée vers vous était une mission porteuse de paix, qu’en est-il advenu ? Massacré avant même d’avoir pu parler ?
Deuxièmement : Une erreur à 600 millions de morts ! Vous, créatures dotées d’intelligence, pensez-vous sérieusement, que, quel que soit le sort que vous nous réservez, qu’il soit funeste ou non, nous n’allions pas, nous, humains, qui progressons génération après génération en raison de notre curiosité, vous interpeler à propos de cette prétendue erreur ?
Troisièmement, et pour le moment, dernier point : Comme je viens de le dire, notre évolution s’est faite et se fait toujours en grande partie par le questionnement. Ce n’est pas en ce moment exceptionnel que nous y renoncerons. Qu’importe la sauce à laquelle, vous nous mangerez, nous voulons savoir de quel coin du ciel vous venez ? Et pourquoi avoir choisi notre terre ? Qui êtes-vous ?
La voix de celui qui se présentait comme Saliaque se fit plus lointaine, comme perdue dans ses souvenirs.
« En ce qui concerne notre provenance. Nous pouvons vous dire que nous venons de plus loin encore que ce que votre imagination ne pourrait entendre. Notre but n’est pas la conquête de votre monde, mais juste d’y trouver la place nécessaire pour y fonder un nouveau foyer pour les derniers membres de notre espèce.
En ce qui concerne notre erreur. Comme je l'ai déjà dit, nous la déplorons. Elle fut le résultat de la conjonction de deux faits. Le premier vient d’une mauvaise interprétation d’une donnée d’observation, mais je ne peux et ne veux vous en dire plus à ce sujet. »
À ce moment, mon regard est attiré vers le centre de la pièce par un faible trait lumineux. Il descend lentement du plafond, s’évase par à-coup. Une colonne de lumière d’environ un mètre de diamètre s’est formée au-dessus de la table en bois. Un point en surbrillance se dilate dans la colonne.
Une image se forme. Une sphère d’approximativement un mètre de diamètre apparait. Elle se colore. Notre planète apparait. Au-dessus d’elle, des caractères inconnus, au-dessous un nombre : 1900. À la fin de chaque rotation, le nombre change : 1901,1902,1903. C’est donc une date qui est indiquée.
« Pour le deuxième fait. Nous avons un système d’analyse environnementale qui permet de connaitre, avec une très faible marge d’erreur, l’évolution d’un biotope non seulement pour le futur, mais

également au cours des quatre siècles précédents. Sur le globe au centre de la pièce vous pouvez voir la modélisation de la terre. L'animation débute à partir de votre date calendaire de 1900. »
Napoléon disait : « Un petit croquis vaut mieux qu'un grand discours ! » Il avait entièrement raison ! Devant nos yeux, les dates défilent, et avec elles, l'évolution du saccage de notre planète. Déforestation de l'Amazonie, expansion des cultures intensives, recul des glaciers, pollutions des eaux et de l'atmosphère, etc. Rien n'a été oublié.
« Les résultats nous ont choqués, et plus nous pirations et exploitions vos bases de données et plus nous étions horrifiés. En croisant nos analyses et vos bases de données qu'avons-nous trouvé ? Des ressources naturelles gaspillées, des millions d'espèces animales et végétales éteintes par votre faute. Une pollution de pratiquement toute la planète. Une simple pollution pour vous, une profanation pour nous ! Il nous est impensable que l'on puisse détruire son biotope au point que la survie de sa propre espèce en soit gravement menacée. De plus, cette dégradation est extrêmement rapide. Alors que, selon votre propre estimation, vous êtes occupant de cette planète depuis trois cent mille ans, en moins de 200 ans, vous êtes parvenu à quasiment détruire votre biosphère. À cela s'ajoute une démographie irresponsable. Selon toujours vos propres chiffres vous étiez un milliard il y a seulement cent-quatre-vingts ans, vous étiez en passe, si vous ne vous étiez pas quasiment auto-exterminé dans vos dernières guerres, à être actuellement dix fois plus.
Tout cela et certains autres éléments que nous ne vous communiquerons pas encore, ont fait penser à mon peuple que vous n'étiez que des parasites exogènes à cette biosphère. Un parasite qu'il nous fallait faire disparaître si nous voulions que d'autres espèces, nous compris, puissions survivre !»
Que répondre à qui dit la vérité ? D'autant plus, quand on est persuadé de cette vérité ? Dans un silence gêné, têtes basses, nous attendons la suite du réquisitoire.
Je pense alors à ce que j'avais dit au siège des Nations unies, il y a presque une décennie : « Nous pourrions assister avant la fin de notre propre vie à un monde, où la diversité biologique serait ramenée à celle qui existait après la chute de la météorite qui annonça le début de l'ère tertiaire : il y a 66 millions d'années. »
Ainsi donc, c'était pour cela qu'ils étaient en passe de nous anéantir ! Ils en avaient la possibilité et les moyens techniques, cela est certain. Mais une question restait en suspens : pourquoi s'étaient-ils arrêtés ? Après avoir provoqué plus d'une décimation de notre espèce, ils renoncent !
Je regarde autour de moi, les autres membres de la délégation semblent avoir la même pensée : pourquoi ?
J'inspire un grand coup et d'une voix, un peu brisée par l'émotion et le doute, je demande :
« Alors pourquoi ne nous avez-vous pas exterminés ? Pourquoi vous êtes-vous arrêté ? »
Le silence dure quelques minutes, et je me demande pendant ce laps de temps s'ils ne discutent pas entre eux par des moyens qui me sont inconnus. Puis Saliaque, d'une voix qui me parvient comme étonnamment calme, me répond :
« Nous n'avons pas pour habitude de détruire les jeunes au nid. Et pour tout vous dire, vous devez votre vie à l'ambassade que vous nous aviez

envoyée. C'est pour cette raison que votre espèce n’est pas aujourd’hui éteinte.
En effet, elle nous a permis de comprendre, à quel point votre espèce est jeune et immature ! C’est ce fait, plus d’autres qui vous demeureront inconnus pour l’instant, qui nous ont poussés à réfréner notre violence à votre égard.
Vous étiez peut-être des parasites, mais vous avez pris depuis quelques années conscience de ce fait, et vous avez essayé avec les maigres moyens à votre disposition de réparer les erreurs que vos ancêtres et vous-même avez commises.
Et cela est à porter à votre crédit et réduit peut-être, d’un peu, votre dette envers ce monde !
Cependant, nous y vivrons désormais à vos côtés. Du droit du plus sage, nous avons décidé que jamais plus, ou du moins pas dans les siècles proches, vous n’aurez le contrôle direct sur vos propres sociétés.
Nous allons donc prendre le contrôle de votre monde et remodeler vos sociétés afin de l’amener, peu à peu, à produire et utiliser vos ressources dans un parfait souci de l’environnement. Il faut vous amener à penser autrement votre rapport à la nature et à la vie.
Voici donc les conditions de votre reddition que vous allez devoir accepter :
Premièrement : la zone comprise entre, ce que vous nommez tropique du capricorne et tropique du cancer est désormais une réserve naturelle et aucune présence humaine n’y sera tolérée.
Deuxièmement : les zones arctiques et les déserts, y compris ceux situés hors de la zone mentionnée au premièrement, vous sont désormais interdits, et ce pour une période de 200 ans. Cette période est reconductible de notre part. En cas de non-reconduction, ces zones seront toujours en accès limité, les autorisations d’y pénétrer ne seront délivrées que par nous. Tout type d’exploitation et/ou de peuplement sont définitivement totalement interdits.
Troisièmement : toutes vos forces armées terrestres, maritimes, aériennes et spatiales devront être démantelées d’ici trois mois. Seules vos forces de maintien de l’ordre seront autorisées à porter une arme non létale, tout autre type d’armes sera interdit.
Quatrièmement : Toute décision de nature politique et environnementale devra obtenir notre accord avant de pouvoir être appliquée.
Vos activités sociales restent de votre ressort. Toutefois, une instance paritaire sera mise en place. Cette instance aura pour mission de surveiller, approuver ou refuser, partiellement ou en totalité, les choix que vous serez amenés à prendre dans ce domaine au cours des années à venir.
Cinquièmement : l’éducation, l’enseignement, la recherche seront exclusivement de notre ressort. Vos recherches actuelles, quelle que soit la matière, seront gelées. Nous serons les seuls, après analyse de vos travaux, à décider de la suite à leur donner, de l’orientation qu’ils doivent prendre ou même de leur arrêt définitif. Nos décisions seront sans appel. Pour toute votre technologie présente ou future, nous serons les seuls à en déterminer son utilité, son fonctionnement, et son impact sur nos deux sociétés. Dans ce domaine également nos décisions seront sans appel.
Sixièmement : nous procéderons à un transfert graduel de notre technologie civile. Au regard de l'écart scientifique entre nos deux

civilisations, une durée de 500 ans est envisageable pour le résorber. Dans l'immédiat, vos technologies, machines et produits polluants seront, avec notre aide, détruits et strictement interdits. Nous vous transmettrons le matériel nécessaire et leur mode d'emploi pour les remplacer. Le matériel mis à votre disposition sera celui que nous utilisions quand nous en étions au même niveau technologique que vous actuellement. Ce transfert sera accompagné d'une transmission des principes sur lesquels repose cette technologie. La transmission du reste de nos connaissances se fera au rythme de votre compréhension. Notre mise sous tutelle de toutes vos recherches scientifiques prendra fin lorsque vous aurez pleinement assimilé le savoir d'où est née notre technologie.
Septièmement : La Terre sera divisée en zone de contrôle. Les déplacements à l'intérieur de ces zones seront libres. Cependant pour éviter des mouvements inopportuns de population, les déplacements entre ces zones devront faire l'objet d'une demande et d'une acceptation par nos instances dirigeantes. Vos villes de plus de cent mille habitants devront être démantelées dans un délai de 10 ans. Les populations déplacées seront redistribuées sur vos territoires restants, à votre charge de faire le nécessaire pour gérer correctement les exodes.
Huitièmement : Votre population devra diminuer dans un délai d'un siècle. Elle devra être réduite à 1 milliard d'individus et devra se stabiliser à ce niveau.
Voici donc les points principaux de votre reddition, vous devez les accepter dans leur intégralité sans aucune réserve. Ces points rentrent en vigueur dès la signature de votre capitulation. Dans un souci d'efficacité et de rapidité pour leur application, vous avez trois jours pour désigner une commission, qui sera placée sous notre présidence. Cette commission aura la charge de mettre en œuvre les modalités d'application de cet acte de capitulation.
Nous vous laissons 10 minutes pour en discuter entre vous. Ceci fait, vous signerez l'acte et vous repartirez dans vos zones géographiques respectives.
En cas de non-signature du traité, votre espèce continuera à être exterminée et disparaîtra dans un délai d'un mois. »
Un lourd silence plane sur les humains. Nous ne savons pas quoi penser de ces conditions ! Une seule chose est sûre, si nous ne les acceptons pas notre espèce disparaît !
Styrr prit alors la parole :
« Nous avons qu'une alternative possible : se soumettre ou retourner au néant.
Notre civilisation, telle que nous l'avons conçue, va disparaître et c'est peut-être une bonne chose !
Si nous regardons notre histoire, et la projection de nos envahisseurs, qu'avons-nous fait ? Nous avons ruiné notre monde au nom du profit ou du confort et qu'avons-nous obtenu ? Une terre ravagée sur laquelle notre espèce n'aurait pas pu se maintenir. Je peux le dire maintenant Ernst, ton plan était bon, mais il arrivait trop tard…
Les prospectives que j'avais décidé de garder secrètes ne nous donnaient que très peu de chance de survivre à la fin de ce siècle.
Pour ma part, même si le choix est inexistant, j'estime que cet armistice est peut-être la plus grande chance de toute l'histoire humaine. Il nous offre beaucoup : leur technologie, la restauration de notre biosphère et

surtout une chance de voir nos enfants grandir dans un monde où ils n’auront plus à craindre l’avenir. »
Styrr s’approche alors de la table des négociations et d'une main ferme, sans aucune hésitation, signe l’acte de capitulation. Je signe à mon tour. Parmi les huit autres délégués, certains sont d’une pâleur extrême, d’autres ont l’air totalement absents quand ils paraphent l’acte. Un fait est certain, aucun de nous n’avait envisagé, au moment de rentrer dans ce vaisseau extraterrestre, un tel dénouement.
Une chose s’est produite au moment précis où je venais d’apposer ma signature sur le papier de notre capitulation, un fait que je vais, pour l’instant, garder pour moi. J’ai entendu résonner dans ma tête, la voix d'Irals ne s'adressant qu'à moi.
« Ernst Kofer, les Tsechen vous donnent rendez-vous dans six mois dans la région que vous appelez nord-est de la Tanzanie pour une discussion sur la restructuration de votre biosphère. Un véhicule passera vous prendre chez vous et un laissez-passer vous sera délivré. Cette réunion et les conclusions qui en seront tirées devront demeurer secrètes et ne pourront être transmises qu’à vos instances dirigeantes. »
Ainsi, dans six mois j’aurais un premier aperçu de ce qu’ils appellent : « Restauration de notre biosphère ». Je me dis, au plus profond de moi, que c’est avec un certain mélange de craintes et d’espoir, que j’allais attendre ce rendez-vous.

Six mois ! six mois étaient déjà passés depuis le moment de la signature de notre reddition. J’avais craint au moment de signer qu’à la vue des conditions qui nous avaient été imposées, nos peuples se révoltent, provoquant ainsi notre disparition.
Cependant, rien de tel ne s’était passé. Au début, quelques mécontents s’agitèrent, en parlant haut et fort. Des sectes apparurent, comme cela est de mise à chaque changement sociétal un peu brusque.
Mais, les premiers émois passés, elles disparurent l’une après l’autre au fur et à mesure que leurs membres s’aperçurent que les « Envahisseurs d’un autre monde » apportaient plus de bienfaits que de tracasseries. De plus, les aliens honnis étaient invisibles. Aucune présence. Comment dire que l’on est envahi quand il n’y a personne sur votre territoire ?
Peut-être aussi qu’une très grande partie de l’humanité était trop heureuse de confier son avenir à quelqu’un d’autre.
Les premiers transferts de technologie nous avaient surpris. En effet, ce qu’ils appelaient "une technologie à notre niveau" n’était, de prime abord, que de simples petits panneaux photovoltaïques. Nous fûmes atterrés. Tout du moins jusqu’à l’instant, où ils furent branchés et testés. Un seul de leurs panneaux, pas plus grands qu’une demi-feuille de papier machine, avait un rendement proche des 100 %. Et dire que les meilleurs panneaux que nous avions créés n’atteignaient, péniblement, que 46 %.
Pour ma part, au regard de ce que font nos envahisseurs, je me demande si nous ne nous acheminons pas, petit à petit, vers un âge d’or pour notre espèce. Certes au prix d’une acculturation. Mais, au point auquel nous étions parvenus après notre long cheminement dans l’histoire, cela vaut peut-être mieux !

Les contacts physiques entre nos deux races restent extrêmement limités. Notre interlocuteur principal reste Irals. Son intelligence artificielle et ses banques de données lui suffisent pour nous répondre quand nous la questionnons.
Ce matin, un coursier m'a remis un pli sans aucune mention de l'expéditeur. Il contenait le sauf-conduit pour les parties de notre aéroport réservées à nos envahisseurs. Il y a seulement vingt minutes maintenant qu'un appel sur mon portable m'a prévenu qu'un taxi sans conducteur m'attendait à la porte. Il n'y a pas eu d'autres formalités que de présenter mes papiers et le sauf-conduit à un œil électronique à l'entrée de la zone réservée.
À peine sorti du taxi, une voix qui ne m'est pas inconnue me prie de prendre place à l'arrière d'un de leur chasseur. Après un bref mouvement de répulsion, je m'exécute. Je m'installe dans le fauteuil. Il est confortable et je peux étendre mes jambes, chose appréciable quand on est en partance pour un long voyage. La partie supérieure se rabat et je ressens un léger mouvement de l'engin.
« Bonjour, monsieur Ernst Kofer, bienvenue à bord. Je suis votre pilote ».
Il me semble bien que cette voix ne me soit pas inconnue :
« Bonjour Irals. C'est donc toi mon pilote ! »
Voici une information qui ne me réjouit guère. Une machine volante pilotée à distance par une autre machine : j'en ai froid dans le dos !
« Irals, quand partons-nous ? Et combien d'heures de voyage ?
- Nous sommes déjà en vol et le temps de trajet sera long, long, long… »
Nous volons déjà ? Je ne me suis même pas rendu compte que nous avions quitté le sol. Je ne ressens ni sensation de mouvement ni vibration. Curieux de savoir combien de temps exactement durerait notre trajet, je pose la question à mon pilote.
« Ce vaisseau se déplace à 10 % de sa vitesse maximale c'est-à-dire environ à soixante-douze mille huit cent deux kilomètres/heure. À cette vitesse, il nous faudra encore huit minutes pour atteindre notre destination. Désirez-vous que j'accélère ? »
Ce voyage sera long, long, long ! ils l'ont dotée du sens de l'humour !!!
« Non merci, Irals, mais peux-tu me dire comment ceci est possible ? Normalement, à cette vitesse, nous devrions être en flammes, le frottement dans l'atmosphère générant une très forte chaleur.
- Le vaisseau désintègre l'atmosphère devant et autour de nous et la réintègre derrière nous. En fait, nous nous déplaçons dans une bulle de vide absolu ce qui permet d'éliminer tous les frottements. Voulez-vous savoir autre chose ?
- Non Irals, cela suffira ! »
Incroyable ! notre sonde interplanétaire, la plus rapide, Hélios deux, n'avait, dans le vide de l'espace, atteint qu'une vitesse de deux cent cinquante-deux mille kilomètres/heure. Et ce vaisseau, dans une atmosphère dense, peut atteindre, à sa vitesse maximale, une célérité plus de deux fois supérieure.
D'un coup, je sens une secousse légère et avant même que je ne m'en inquiète, j'entends la voix d'Irals : « Vous voici arrivés à bon port, monsieur Kofer ; la compagnie Alien et Co espère que vous avez fait un bon voyage et escompte vous revoir bientôt sur une de nos lignes. Nous vous souhaitons un bon séjour dans le massif du Kilimandjaro. La

température extérieure est de quarante-six degrés avec un taux d’humidité de vingt-cinq pour cent. »
L’ouverture, que j’avais empruntée il y a à peine quelques minutes, s’ouvre à nouveau et une brusque vague de chaleur s’y engouffre, me faisant, un bref instant, suffoquer. Au premier coup d’œil, je sais où Irals m’a déposé. Il y a de cela de nombreuses années, j’ai déjà foulé cette terre. Je suis sur le volcan Kibo face au pic Uhuru. Ce paysage de pierres et de maigre savane séchée que je n’ai connu que silencieux ne l'est plus… C’est ce qui me surprend le plus. En arrière-plan de ce monde de silence est venu se surajouter le vrombissement de milliers d’insectes volants et rampants. Un bourdonnement que je n’avais entendu qu’en fond sonore de vieux reportages naturalistes du XXe siècle.
Je pose le pied dehors. Je regarde le pic Uhuru. Au tiers inférieur, je remarque une petite structure noire, une demi-sphère au sommet aplati. Ma destination ? Une voix me parvient de l’autre côté de l’appareil : « Par ici monsieur Kofer ». À quelques mètres de moi, l’un de nos envahisseurs apparait.
Pour la première fois de ma vie, je peux en voir un, sans sa combinaison de protection. Il est grand, plus de 2 mètres, porte une sorte de vêtements serrés bleu nuit. Sa tête présente un museau allongé et semble recouverte de plumes brun-noir, ses yeux sont gris-bleu. Il me tend alors la main, dans un geste étonnamment humain.
M'empressant de la serrer, je remarque qu'elle ne possède que trois doigts et que chacun d'eux se termine par une sorte d'étui corné. Des griffes ?
J’entends alors sa voix qui me parait étonnamment féminine.
« Bonjour Ernst Kofer, je m’appelle Sirka je suis une… »
Elle semble hésiter quelques instants sur le terme, puis reprend.
« Géo-ingénieur spécialisée dans la reconstitution des milieux dévastés. Si je vous ai fait venir aujourd’hui, et très précisément en ce lieu, c’est que nous devons parler de la restructuration des températures globales. Si vous voulez bien me suivre jusqu’à la station de recherche et de contrôle climatique de cette région. »
D'un pas souple, elle se dirige vers un petit sentier qui serpente en direction de l’infrastructure accrochée à flanc de montagne. Elle ne semble nullement incommodée par la chaleur qui règne et marche d’un pas alerte. Peut-être, que leur espèce a évolué sur un monde plus chaud que le nôtre ou alors son vêtement est thermorégulateur ?
Nous marchons une centaine de mètres et nous arrivons face au dôme. Il doit bien faire cinquante mètres de diamètre sur une dizaine de hauteur. Il est percé d’une unique ouverture. Elle y rentre et je la suis sans hésiter.
Je suis surpris, moi qui pensais que le minimaliste était la règle dans leur société, je m’étais trompé. Sur les murs, des affiches de paysages que je ne reconnais pas. Sur l’une d’elles, l'accent est mis sur des sortes de tours effilées, d'un doux bleu pastel avec, çà et là, des nuances d’ocres et de rouge.
La pièce est garnie de meubles très différents, dont je ne perçois pas toujours la fonction. Mais il existe une unité dans cet ensemble qui me semble presque disparate, tous ont été fabriqués dans la même essence de bois que la table que j'ai vu dans le vaisseau spatial, lors de la signature de la capitulation.

Sirka s’approche d’une sorte de bureau et semble s’asseoir. Pourtant je ne vois aucune trace de chaise. Elle est assise... dans l'air. Je regarde surpris et je l’entends reprendre.
« Prenez place. Je constate que vous voyez pour la première fois l’un de nos intérieurs et que vous ne savez pas vous asseoir. C’est très simple, il suffit que vous vous installiez dans l’air, un champ de force se formera aussitôt pour vous fournir un fauteuil confortable. Cela évite bien des désagréments, car le siège s'adapte ainsi à toutes les morphologies. »
Je m’empresse alors de l’imiter. À ma grande surprise, le champ de force me procure une assise moelleuse, et... fraiche... Car la chaleur, bien qu’un peu atténuée sous le dôme, reste difficilement supportable.
Sirka me demande alors, avec encore là, une gestuelle étonnamment humaine : « Voulez-vous boire quelque chose ?
- Un verre d’eau si possible. »
Instantanément, et sans que Sirka n’ait esquissé le moindre geste, après une brève lueur, une carafe d’eau et un verre vide se matérialisent sur le bureau.
« Je vois que vous êtes surpris, pourtant ceci n’est qu’un simple réarrangement atomique. »
Ainsi, leur technologie est capable de ça. Pour eux, cela semble tout naturel !
Elle me laisse quelques minutes pour reprendre mes esprits après cette énième preuve de leur technologie. Puis d’une voix nettement moins douce, elle aborde la raison de ma venue ici.
« Nous avons fini les analyses de vos biotopes et de votre atmosphère. Je pense que nous avons encore été trop généreux en pensant que vous n’étiez que des parasites !
Comme géo-ingénieur spécialisée, je suis intervenue de nombreuses fois dans la reconstitution de milieux écologiquement dévastés. Il m’est arrivé parfois de me demander par quel bout prendre le problème, mais là…là… Franchement, je n’ai jamais vu cela. Vous avez réussi à créer, en plein océan, un huitième continent. Un continent composé en grande majorité de déchets de ce que vous nommez plastique. Au fil du temps, le réchauffement rapide de la planète et des modifications des courants maritimes qui s’en est suivi a entrainé sa dislocation. Il est maintenant éparpillé sur tous les océans et mers du globe. Non seulement la masse à traiter est phénoménale, mais de plus vous en avez créé en grand nombre, et surtout de divers types. Beaucoup de vos données scientifiques ayant disparu lors de vos derniers conflits, nous devons analyser chaque échantillon pour en trouver une méthode d’élimination propre. Je vous le répète : de toute ma vie de spécialiste, je n’ai jamais vu cela ! Par ailleurs, bien que notre science soit, sans conteste, supérieure de très loin à la vôtre, pour nous, comme pour vous, le temps reste un paramètre incompressible. Cette incompressibilité du temps constitue une difficulté d'autant plus grande quand nous traitons le Vivant. Le développement d’une plante, d’un lichen, d’un arbre ou d’un animal doit se faire dans la durée que la nature lui a attribuée. En bref, la restructuration de votre biosphère va prendre du temps, beaucoup de temps…

Mais ce n’est pas la seule raison de votre venue ici. En effet, nous avons découvert que l’état de votre atmosphère est également, malgré vos récents efforts, toujours dans un état critique. Nous serions seulement arrivés deux cents ans plus tard, nous aurions trouvé un monde qui aurait ressemblé à la planète que vous appelez Vénus. Le taux de CO2 dans votre atmosphère allait entrainer un effet domino, finissant de libérer le méthane et d’autres gaz à effet de serre contenue dans votre sol et vos océans.

Avant que nous abordions la question des températures, il est bon que je vous explique comment nous allons contrôler notre climat, afin que vous compreniez à quel point l’opération est délicate.
Tout d’abord, depuis six mois nous plaçons en orbite aux points de Lagrange et en d’autres points de l’orbite terrestre des satellites miroirs qui vont réfléchir les rayonnements thermiques du soleil vers l’espace. » Elle s’arrête, me regarde durement et ajoute d'une voix sèche : « L'occasion nous a permis de constater que la surface et le sous-sol de la planète ne vous ont pas suffi… Là-haut, aussi, vous avez fait des ravages ! En un peu moins de cent-trente ans, vous avez réussi le tour de force d’y créer un véritable dépotoir. » Marquant une courte pause d'un profond soupir, elle reprend : « Sur la planète même, nous avons aussi assemblé des centaines des lieux de captage du CO2 qui sera transformé par une réaction chimique en particules de carbone solide. »

Elle se lève brusquement, et du haut de ses deux mètres, elle me toise fixement et émet un grondement sourd. La couleur de ses yeux a viré à l'anthracite. Une crête de plumes rouge vif s’est dressée au sommet de son crâne. Les petites plumes de son visage tressaillent spasmodiquement et un rictus de sa bouche me dévoile une rangée de dents pointues. Je suis tétanisé par ce brusque changement de comportement. Il me faut sortir d’ici, très vite. Être ailleurs. Mais la peur qui m’a envahie annihile toutes les fonctions de mon corps. D’une voix dure et haut perchée elle me hurle presque : « Transformé par une réaction chimique en particules de carbone solide ! CO2-electrolyse-réaction chimique-carbone solide !!
Un procédé qui vous est connu depuis le début du XXIe siècle. Vous l’avez même expérimenté en laboratoire ! Parasites, stupides parasites que vous êtes !
Vous possédiez entre vos mains, l'une des meilleures solutions et vous ne l’avez pas utilisé. Le pire de tout cela est que vous étiez parfaitement conscients de la dangerosité du taux de carbone atmosphérique que vous aviez atteint. Un danger pour pratiquement toutes les espèces vivantes, vous compris ! Serait-ce la bêtise qui vous tient lieu de loi et qui gouverne votre monde ? Ne répondez pas, je connais la réponse : c’est oui !

Aussi soudainement qu’elle s’était mise en colère, elle retrouve son calme et se rassoit. J’expire à fond, saisis le verre d’eau, l’avale d’un trait. Je pense que je viens d’avoir la peur de ma vie. Pas encore totalement rassuré, je hasarde :
« Je pense que vous parlez de la transformation de carbone gazeux en carbone solide par électrolyse en présence de métal liquide ?
- Oui !

-Le problème a toujours été l'énergie. En effet, sans une source d’énergie propre pour faire fonctionner l’électrolyse cela revenait à polluer pour dépolluer, donc un non-sens ! »
Elle me regarde fixement, les trois doigts d’une de ses mains tapotent nerveusement le bois du bureau. Va-t-elle se remettre en colère ?
Machinalement, je tourne la tête pour estimer la distance qui me sépare de la porte.
« Cet argument n’est pas acceptable. En effet, vous aviez tout à fait la possibilité d’utiliser des sources d’énergies propres. Par exemple l’hydroélectricité ou vos primitifs panneaux photovoltaïques. Cela aurait suffi pour initier la dépollution de votre atmosphère. Le niveau actuel de pollution de votre, de notre monde, est sans conteste, entièrement la conséquence d'une inaction stupide et criminelle.
Mais nous ne sommes pas là pour parler de cela aujourd’hui. Je suis dans une phase de réglage de nos appareils, pour laquelle votre concours m’est nécessaire. Il faut que nous déterminions, ensemble, vers quelle température moyenne nous devons tendre à l’avenir. Avant tout, je dois vous prévenir d’une chose : nos études écologiques faites sur votre monde tendent à prouver qu’il nous faudra, rapidement et de manière durable, introduire des espèces venant de notre propre monde pour restaurer l'équilibre de la biosphère. Cependant, la température moyenne de notre monde était, pardon, est plus proche de ce monde-ci, que de celui dans lequel les espèces actuelles ont évolué. C’est donc par considération envers vos espèces que nous avons choisi de baisser la température globale de cette planète. »
Ainsi, ce qu’ils appellent restaurations de la biosphère est plus proche d’une restructuration que d’une simple réparation qui ne conserverait uniquement que les espèces actuelles. Ils ont peut-être raison ! Dans mon discours aux Nations unies, j’avais, moi-même, évoqué la recréation d’espèces par génie génétique afin de restaurer les chaines trophiques brisées. Il ne me reste donc plus qu’à savoir dans quel pourcentage ce remplacement aura lieu.
« Quel pourcentage d’espèces de votre monde pensez-vous introduire ? Je pense aussi que vous avez déjà une idée de la température qu’il faudra pour que nos deux biosphères puissent coexister ?
-Nous pensons introduire environ 25% d'espèces nouvelles dans votre biosphère. Et pour cela, il faudrait abaisser la température moyenne du globe des dix-neuf degrés actuels à dix-sept degrés, pas plus bas. »
Je m’attendais à pire, certes nous ne revenions pas aux quinze degrés de l’ère préindustrielle, mais nous redescendrons à la température qui avait été décidée, lors des conférences sur le climat, au début du siècle. Cependant, une question me taraude l'esprit : que faire pour les dernières espèces vivantes qui ont besoin de glace pour survivre ?
« Et les espèces polaires ? Certes, il n’en reste que peu, mais allons-nous les laisser toutes disparaître !?
- Non, bien sûr que non ! Nous n’allons pas faire disparaître des espèces ! Cela n’est pas dans notre mode de pensée. Pour nous, toute vie a une valeur, et toute espèce est un trésor. Si je vous ai fait venir ici, c’est pour vous montrer quelque chose avant que nous ne l’appliquions de façon locale à certains endroits du monde. »
À la vue de leur technologie, qui me parait presque de la magie, je me demande ce que ces presque démiurges ont prévu.

« Que voulez-vous me faire voir ?
- Je préfère ne pas vous le décrire avant que vous ne le constatiez de vos propres yeux, mais c'est la réponse à votre dernière question. Suivez-moi. Irals vient de m'indiquer que tout est prêt. »
Sur ces mots, elle se lève et se dirige vers la porte de la structure. J'inspire un grand coup et lui emboîte le pas en me demandant ce que j'allais découvrir.
Le soleil écrase le massif du Kilimandjaro. Tout en suivant Sirka, je regarde le paysage autour de moi et un détail m'interpelle. Le ciel est uniformément bleu, seul un nuage brouille le sommet du pic. Je jurerais qu'il n'y était pas quand nous avons pénétré dans le dôme, il y a seulement une petite vingtaine de minutes !
Encore quelques pas, et nous nous arrêtons devant une sorte de Sidecar sans roue. Sirka l'enfourche tout en me montrant le côté de la machine
« Nous avons pour quelques minutes de trajet, montez à la place du passager, s'il vous plaît. »
Le côté passager est assez vaste, plus vaste que son homologue humain. Connaissant maintenant la raison de l'absence de siège, je m'y installe tant bien que mal. Je découvre, alors que le champ de force n'a pas été paramétré pour un être humain. Pour moi l'inconfort est de mise !
Comme je m'y attends, cette sorte de moto décolle à la verticale et, dans un silence total, commence à gravir la pente en direction du plus haut sommet du Kilimandjaro. Au cours de l'ascension, je ne quitte pas le nuage des yeux. Est-ce une illusion d'optique ? Le nuage semble grossir. Sans doute un effet d'optique ?
Nous sommes maintenant sur le bord du cratère. Le nuage couvre maintenant tout le pic. À ma grande surprise, la température est bien plus froide que celle à laquelle je m'attendais. Sirka, à mes côtés, sort d'une poche de sa combinaison un petit disque bleuté.
J'examine les alentours, rien d'autre n'est notable. Je m'apprête à lui demander ce que je dois observer, mais l'air se refroidit encore : « Sirka, cette baisse brutale de température est-elle de votre fait ? » Elle me regarde et lève les yeux au ciel en signe d'invite. Je suis son regard et j'aperçois un flocon de neige flottant paresseusement dans les cieux. Je suis complètement ébahi et ma gorge se noue. Il est vite suivi d'un deuxième, puis d'un troisième, puis d'une multitude ! La température continue de baisser. L'averse de neige redouble d'intensité. En moins de dix minutes, une fine pellicule blanche couvre le sol. Il neige sur le Kilimandjaro !
Il neige sur le Kilimandjaro ! La première neige depuis plus de soixante ans ! Elle nous enveloppe dans un tourbillon de flocons. Ceci est impossible ! totalement impossible ! tout du moins pas si vite ! Depuis 2030, aucune précipitation neigeuse sur le Kilimandjaro n'avait été enregistrée. Cependant, cette averse est tellement dense que notre visibilité n'est plus maintenant que de quelques mètres.
Pourtant, au regard de la chaleur qui régnait sur ce sommet il y a encore peu, cela ne peut être possible ! En l'espace de quelques minutes, tous nos modèles météorologiques viennent d'être bousculés.
Ce miracle est nécessairement le fruit de leur technologie et je comprends à ce moment-là que notre monde et nos espèces sont sauvés. Sauvegardés, non pas par la main de l'homme, mais par les soins et la science d'une espèce exogène, encadré par une conscience plus aiguisée,

que la nôtre, de leur inclusion dans le phénomène du vivant. Et dans le même temps, je m'interroge : quelle catastrophe avait bien pu faire fuir, nos si puissants envahisseurs et « bienfaiteurs », de leur monde originel.
La neige continuant de tomber et ma pensée continuant de dériver, je repense à une autre neige, en un autre lieu. Il y a seulement six mois, par le hublot d’un hélicoptère, je regardais des flocons de neige filant à l’horizontale en une myriade de traits blancs sur fond de gris.

Ce texte est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons [CC BY-NC-ND 4.0]